CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
39e ET 40e LIVRAISONS.

THÉÂTRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.



PARIS QUI S'ÉVEILLE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN CINQ ACTES

PAR

MM. LAURENCIN ET CORMON

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DES FOLIES-DRAMATIQUES, LE 18 MAI 1852.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

LAROCHE, bourgeois de province. . . .	MM. LÉOPOLD BARRÉ.
PICARDET, homme d'affaires.	HEUZEY.
ADRIEN, employé du chemin de fer . . .	CHRISTIAN.
FRÉDÉRIC, étudiant en médecine	LERICHE.
ALEXANDRE, maréchal-des-logis des carabiniers	MANUEL.
VICTOR, soi-disant tapissier	HIPPOLYTE REY.
LALOUETTE, vieux portier	CONSTANT.
FUMET, garde du commerce.	BELMONT.
JOSEPH, domestique.	LEMONNIER.
CHAMOUILLET, camarade de Victor. . .	FRANCE.
UN INSPECTEUR du balayage.	HALSER.
TROUBADOUR, recors.	M. DESQUEL.
HORTENSE DUPERRIER, jeune veuve. .	Mmes EMERIAU.
LOUISE, ouvrière.	L. DESJARDINS.
ASPASIE, femme de Picardet	BERGEON.
TOTO, fils d'Aspasie.	DUBUISSON.
ROSALIE, servante de Picardet	ANAÏS.
JULIETTE, femme de chambre de madame Duperrier.	BLANCHE.
LA BONNE du premier	ÉLISE.
FLORE, balayeuse.	DELISLE.

Une Laitière, deux Balayeuses, Ouvriers, Recors.

ACTE I.

Un coin de rue. — A droite, une maison de simple apparence avec mansardes. — A gauche, une maison plus riche. — Au fond, en face du public, un marchand de vin. — A l'avant-scène, un épicier. — Il est encore nuit ; des becs de gaz éclairent le théâtre.

SCÈNE 1re.

VICTOR, CHAMOUILLET.

Au lever du rideau, la scène est vide. — Toutes les fenêtres et toutes les boutiques sont fermées. — Deux individus vêtus de paletots et portant de grosses cravates tournées autour du cou, arrivent par la gauche.

VICTOR, *à Chamouillet.*

Vois-tu cette maison ? (*Il indique celle de gauche.*) C'est là que demeure la dame en question.

CHAMOUILLET.

Tu la nommes ?

VICTOR.

Madame Duperrier, une veuve charmante de 25 ans environ

CHAMOUILLET.

Et la femme de chambre ?

VICTOR.

Juliette... une délicieuse créature, qui est folle de moi, mon cher.

CHAMOUILLET.

Intrigant, va !... en a-t-il de ces bonnes fortunes ?... Et la soubrette te reçoit ?...

VICTOR.

Tous les matins, en secret.

CHAMOUILLET.

Dans la maison?...

VICTOR.

Dans la maison.

CHAMOUILLET.

Et tu espères...

VICTOR.

Parbleu !...

CHAMOUILLET.

Bientôt ?

VICTOR.

Oui... aujourd'hui même... Ce matin, peut-être, je réponds... *(Il s'arrête en voyant que l'on vient.)* Filons ! *(Ils s'éloignent en causant à voix basse. — On entend sonner cinq heures dans l'éloignement. — Des balayeurs et des balayeuses arrivent le balai sur l'épaule et la pelle attachée sur le dos. — On aperçoit dans le ciel les premières clartés de l'aurore, et en ce moment on voit une lumière à travers les rideaux blancs d'une des mansardes de la maison de droite.)*

FLORE, *battant des mains pour s'échauffer.*

Il ne fait pas chaud tout de même, à se lever de si bonne heure !

L'INSPECTEUR.

Appuyons ! appuyons !

FLORE, *s'arrêtant.*

C'est ça un chien de métier, une drogue d'existence !

L'INSPECTEUR.

Flore, t'es t'embêtante, tu maronnes toujours.

FLORE.

C'est donc gai de bros er le pavé par tous les temps, pendant que ces rats de Parisiens roufient encore !

L'INSPECTEUR.

Bast !... on respire la bonne air du matin.

FLORE.

En balayant le ruisseau !

L'INSPECTEUR, *s'approchant.*

Allons, allons... assez de conversation comme ça... tâchons de travailler.

FLORE.

Il fait si froid... on a l'onglée.

L'INSPECTEUR.

Ça vous réchauffera, allons ferme !

FLORE, *à part.*

C'est bon !

(On se met à balayer pendant que le surveillant se promène en fumant sa pipe. — Le marchand de vin et l'épicier ouvrent leurs boutiques. — On voit passer des porteurs de la halle, chargés de toutes sortes de provisions ; un porteur de journaux qui passe le journal sous la porte des maisons. Enfin un garde du commerce et deux recors arrivent par le fond.)

LE GARDE.

Eh ! te voilà au rendez-vous, Troubadour ; as-tu retenu un fiacre ?

TROUBADOUR.

Oui, monsieur, le même d'habitude.

LE GARDE.

Le cocher a l'adresse ?

TROUBADOUR.

Il sera ici avec sa boîte au lever du soleil.

LE GARDE.

Bravo ! maintenant il s'agirait de nous mettre en embuscade pour être sûr de prendre le lièvre au gîte.

TROUBADOUR.

Justement v'là le marchand de vin qui s'éveille. De là nous aurons l'œil au guet.

LE GARDE.

Si en attendant un verre de blanc peut te sourire... je régale aux frais de notre jeune pratique.

LES RECORS.

Ça va.

LE GARDE.

Un verre de blanc le matin, ça réveille... ça réchauffe, et ça tue le ver, comme on dit.

LES RECORS.

Entrons ! *(Ils entrent chez le marchand de vin ; les balayeurs ont disparu peu à peu et tout en faisant leur ouvrage. — Adrien arrive du fond avec un groupe de voyageurs différemment et grotesquement habillés ; Adrien porte le costume des employés du chemin de fer.)*

SCÈNE II.

ADRIEN, VOYAGEURS.

CHOEUR.

Air nouveau de M. Oray.

Quelle vitesse sans pareille !
A Bruxelles on s'endort... Eh bien !
Le lendemain, quand on s'éveille,
De Paris on est citoyen !

UN VOYAGEUR.

Le boulevart ?

ADRIEN.

Tout droit !

DEUXIÈME VOYAGEUR.

Le Pont-Neuf ?

ADRIEN.

Tout droit !

UN MONSIEUR.

La Bastille ?

UNE DAME.

La Madeleine ?

ADRIEN.

Tout droit... Tout droit !

UNE JEUNE FILLE.

Le quartier Bréda, s'il vous plaît, monsieur ?

ADRIEN.

Le quartier Bréda, mademoiselle ? tout droit, toujours tout droit... sans vous déranger.

REPRISE DU CHOEUR.

Quelle vitesse sans pareille !
A Bruxelles on s'endort... Eh bien !
Le lendemain, quand on s'éveille,
De Paris on est citoyen !

(Tous les voyageurs sortent du même côté.)

ADRIEN, *leur parlant.*

Toujours tout droit ! quand vous serez au bout vous demanderez !... S'ils croient que c'est pour leur montrer leur chemin que je suis venu par ici... que ça d'ouvrage... excusez ! Quand on passe comme moi toutes les nuits sur un train, on est pressé de taper de l'œil... mais, moi, je ne pourrais pas m'endormir avant d'avoir dit adieu à ma jolie future, à ma chère petite Louise. Pauvre chérie !... Elle est là... dans sa petite mansarde. *(Il montre la mansarde éclairée.)* Et déjà au travail ! Ah ! elle n'est pas la seule ! *(Regardant les porteurs de la halle, les maçons chargés de leurs outils, qui traversent au fond.)*

Air de Mademoiselle Garcin.

Oui, de Paris la moitié dort encore ;
Quand l'autre, hélas ! s'éveille avant le jour.
En travaillant, le pauvre voit l'aurore
Qui va du riche éclairer le séjour.

(En ce moment un maçon traverse le théâtre et vient donner une poignée de main à Adrien.)

Bon ouvrier, fidèle à ton ouvrage,
Sans murmurer de ton sort ici-bas,
Suis ton chemin, travaille avec courage,
Riche à ton tour, tu te réveilleras !

SCÈNE III.

ADRIEN, LAROCHE.

Il porte un manteau de forme ancienne, une casquette à grande visière. Il tient une paire de grandes bottes fourrées, un parapluie dans son fourreau, un étui à chapeau, un énorme sac de nuit et un coussin de voyage.

LAROCHE, *s'arrêtant au milieu du théâtre.*

Ouf !... Je suis rendu, je suis moulu ! quel voyage !

ADRIEN.

Eh ! mais... je ne me trompe pas ; ce monsieur était dans le train avec nous.

LAROCHE, *à lui-même.*

Voilà une heure que je tourne et retourne dans ces maudites

rues... sans savoir où je suis. Heureusement que le jour commence, car je n'étais pas trop rassuré.

ADRIEN, *souriant.*

Il est chargé comme pour un voyage de long cours.

LAROCHE.

Si quelqu'un pouvait m'indiquer... Ah!... un employé du chemin de fer... (*Allant vers Adrien.*) Pardon, monsieur... Tiens!... c'est notre jeune conducteur.

ADRIEN.

Lui-même, à qui vous avez payé un verre de bischof à Creil. Ah! tous les voyageurs ne sont pas aimables comme vous...

LAROCHE.

Mon ami, je pars d'un principe; il faut être aimable avec tout le monde, parce qu'on peut avoir besoin de tout le monde. La preuve, c'est que j'ai un petit service à vous demander.

ADRIEN.

Parlez, monsieur, pourvu que ça ne soit pas long, car j'ai encore une course à faire pour mon chef de gare, et puis une petite visite à rendre. (*Il regarde du côté de la mansarde.*) Après quoi j'irai me coucher...

LAROCHE.

Ah! je voudrais bien pouvoir en faire autant; mais je ne crois pas que je dorme beaucoup aujourd'hui. Quand on vient à Paris pour la première fois, et pour son plaisir, ou ses affaires...

ADRIEN.

Je conçois; mais ce service...

LAROCHE.

Vous me direz que j'aurais pu déjà le demander à plus d'un passant; mais la nuit... à Paris surtout.

Air des *Amazones.*

On dit chez nous qu'à Paris on rencontre
Pendant la nuit bien des filous adroits!

ADRIEN.

C'est assez vrai!

LAROCHE.

Je sais bien qu'on se montre,
Quand il le faut; et fin serait, je crois,
Qui duperait un Valenciennois!

ADRIEN.

Et puis, d'ailleurs, se peut-il qu'on vous chippe
Quoi que ce soit, quand on a de bons bras
Quand on est brave...

LAROCHE.

Et qu'on part d'un principe:
C'est d'éviter les gens qui n'en ont pas.

ADRIEN, *à part.*

Bon homme... mais bavard! (*Haut.*) Enfin, monsieur ce service...

LAROCHE.

Vous me direz peut-être encore...

ADRIEN.

Mais non, je ne vous dirai rien... Je vous demande seulement ce que je puis faire pour vous.

LAROCHE.

M'indiquer l'hôtel où je dois descendre, l'hôtel des Quatre-Saisons, rue Guénégaud.

ADRIEN.

Ah bien, vous en êtes à trois kilomètres.

LAROCHE.

Comme c'est agréable... et moi qui avais affaire de bonne heure dans le quartier... Comment m'a-t-on dit le quartier?... Poissonnière.

ADRIEN.

Vous y êtes.

LAROCHE.

Vraiment? alors je ne m'éloigne pas, et je fais d'une pierre deux coups... parce que, voyez-vous, je pars d'un principe...

ADRIEN, *à part.*

Et moi... du pied gauche...

LAROCHE.

Ce qu'on peut faire tout de suite.

ADRIEN.

Adieu, monsieur.

LAROCHE.

Adieu, mon ami, en vous remerciant.

ENSEMBLE.

Air :

Oui, le jour va paraître;
Je pars,
Mais j'ai l'espoir
Partez,
Qu'en voyage, peut-être.
Nous pourrons nous revoir.

SCÈNE IV.

LAROCHE.

Mais, j'y pense... Pour être dans le quartier Poissonnière, ça ne me dit pas où est la rue... la rue... Bon! j'ai oublié le nom... Ah! il est sur la lettre. (*Il tire une lettre de sa poche et regarde; mais il ne fait pas assez jour pour lire; il s'approche du bec de gaz placé contre la maison de droite.*) Comme c'est commode ce gaz... comme ça éclaire bien! C'est comme à Valenciennes! (*le gaz s'éteint.*) Merci, bien obligé, c'est agréable (*Il passe de l'autre côté et se place sous un autre bec, essayant de lire.*) A mademoiselle, mademoiselle... Louise... Mesuard... couturière... rue... ah! quelle écriture!... rue... rue... (*Le gaz s'éteint.*) Allons, bon!... ces becs se sont donné le mot!... C'est très incommode pour les passants... Je le dirai à l'administration!... Au fait, le jour commence à paraître. (*Regardant sa lettre.*) Rue Montholon: c'est ça! Il est vraiment de trop bonne heure pour se présenter chez quelqu'un... je vais chercher ma rue tout en visitant le quartier. (*Il s'en va.*) C'est grand, Paris!.... ça me fait l'effet d'être encore plus grand que Valenciennes! (*Il disparaît par la droite.*)

SCÈNE V.

FRÉDÉRIC, HORTENSE, UN MONSIEUR ET SA FEMME, *en costume de bal et enveloppés de leurs manteaux.*

FRÉDÉRIC.

Je suis vraiment désolé que vous soyez revenue à pied, madame; mais impossible de trouver une voiture.

HORTENSE.

Qu'importe! le temps était superbe, et le chemin ne m'a pas semblé long. Voulez-vous sonner, s'il vous plaît. (*Frédéric va sonner à la porte de gauche.*) D'ailleurs, cela m'a procuré le plaisir de faire route en compagnie de ma chère madame Renaud. (*La dame tousse et le monsieur éternue.*) Mais je crains que vous ne preniez froid; rentrez aussi... Monsieur Frédéric voudra bien attendre que l'on m'ait ouvert...

FRÉDÉRIC.

Comment donc, madame, très volontiers...

LE MONSIEUR.

Allons, bonhomme, partons vite!
Ah! que ces bals sont dangereux!
Quand pour un rhume on en est quitte,
Il faut s'estimer bien heureux!

HORTENSE.

Ma chère, adieu, rentrez bien vite!
Ah! que ces bals, etc., etc.

FRÉDÉRIC.

Madame, adieu, rentrez bien vite,
Car vous toussez, c'est dangereux!
A part. Enfin, je vais donc être quitte
De ce couple fastidieux!

(*Le monsieur et sa femme sortent en toussant et en éternuant.*)

SCÈNE VI.

FRÉDÉRIC, HORTENSE, puis VICTOR ET SON AMI, et les RECORS.

HORTENSE.

Mais ce concierge n'ouvre pas. (*Frédéric va frapper.*) Vraiment, c'est insupportable!

FRÉDÉRIC.

Vous maudissez sa lenteur, madame, et moi je la bénis... Grâce à elle, je puis encore vous voir, vous parler un instant sans témoins... vous dire que je vous aime!

HORTENSE.

Mais il me semble que les témoins ne vous en ont pas empêché... Vous ne m'avez pas dit autre chose de toute la nuit... pendant que nous dansions ensemble.

FRÉDÉRIC.

Est-ce un reproche?...

HORTENSE.

Non... mais il fait froid, je suis fatiguée, maussade... Ce portier qui n'ouvre pas, m'impatiente... et ne pouvant le quereller...

FRÉDÉRIC.

C'est sur moi que l'orage va fondre.

HORTENSE.

Oh! j'en aurais bien envie!... Ne fût-ce que pour vous punir de m'avoir entraînée à rester jusqu'à la fin du bal... malgré moi... à danser toute la nuit avec vous... malgré moi... et enfin à vous écouter... maintenant encore, malgré moi...

FRÉDÉRIC.

Hélas!... c'est à cela seulement que mon pouvoir s'est borné... Il n'a pas été assez grand pour m'obtenir de vous un mot d'espoir... un mot qui déciderait du bonheur de toute ma vie; car, vous le savez, c'est aujourd'hui que je soutiens ma thèse... aujourd'hui j'aurai peut-être un titre, une position.

HORTENSE.

Pourquoi peut-être?

FRÉDÉRIC.

Parce que je doute de moi-même... parce que j'aurai moitié moins de courage si mon succès ne doit intéresser que moi; tandis qu'aucune difficulté ne m'effraierait si d'avance je pouvais me dire, comme les anciens chevaliers : C'est pour elle que je combats... c'est pour le mériter qu'il faut vaincre!

HORTENSE.

Mais sonnez donc, monsieur, sonnez donc! Ce portier dort-il du sommeil éternel?

(*Frédéric va sonner. On tire le cordon et la porte s'ouvre.*)

FRÉDÉRIC, *avec dépit.*

Soyez satisfaite, madame, en voilà ouvert, et vous êtes libre de me quitter!

HORTENSE.

Enfin!

FRÉDÉRIC, *d'un ton vexé.*

Adieu, madame!... adieu!

HORTENSE, *riant.*

Ah! ah! ah!

FRÉDÉRIC.

Oh! sans doute, vous pouvez rire, quand votre indifférence...

HORTENSE.

Vous êtes fou!... ce soir à trois heures... je vous attendrai...

FRÉDÉRIC, *avec joie.*

Est-il possible?

HORTENSE.

Ce soir vous aurez ma réponse!

FRÉDÉRIC.

Je n'ose croire à tant de bonheur!

HORTENSE.

Vous faut-il un gage? (*Elle lui tend la main.*) En voici un.

ENSEMBLE.

Air : *Galop de Tolbecq.*

Adieu donc, du courage!
Désormais,
Qu'à vos yeux tout présage
Le succès!

Je me sens du courage!
Désormais
A mon cœur tout présage
Le succès.

(*Pendant les derniers mots de la scène et l'ensemble, on a vu paraître dans le coin de gauche Victor et son camarade. — On a vu aussi les recors se montrer à la porte du cabaret. Tous observent Hortense et Frédéric. A la fin de l'ensemble, Hortense rentre dans la maison; Frédéric l'accompagne jusqu'à la porte et la regarde s'éloigner.*)

VICTOR, *à son camarade.*

Regarde, voilà ma belle veuve qui rentre du bal.

LE GARDE, *à un recors.*

Je ne me trompe pas, c'est lui!... c'est notre oiseau qui va regagner son nid.

VICTOR.

La maîtresse va s'endormir, ce sera l'instant de réveiller la femme de chambre.

LE GARDE, *à ses recors.*

Comme ça, nous sommes sûrs de ne pas le manquer!

(*Victor et son camarade s'éloignent en se parlant à voix basse. Les recors restent en observation sur la porte du cabaret.*)

FRÉDÉRIC.

A trois heures... elle l'a dit, j'aurai sa réponse... Ah! mon cœur la devine d'avance.

Air : *Amis, voici la riante semaine.*

Tout me sourit et, sans crainte importune,
Allons gaîment prendre quelque repos!
Songes d'amour, de gloire et de fortune,
Retracez-moi les plus riants tableaux :
Ce soir, docteur! ce soir, l'époux d'Hortense!
A mon bonheur j'ai hâte de rêver...
En sommeillant, savourons-le d'avance!
On ne sait pas ce qui peut arriver!

(*Il va frapper à la porte de la maison de droite.*)

UN RECORS.

Si on le pinçait au vol!

LE GARDE.

Imbécile!... et le soleil!... le soleil fait le paresseux dans ce temps-ci... et tant qu'il n'est pas levé.

LE RECORS.

C'est juste.

LE GARDE, *regardant l'heure.*

Nous avons encore vingt minutes, allons achever le blanc. (*A un recors.*) Toi, Cupidon, veille au grain.

LE RECORS.

Vous me passerez mon verre.

(*Ils entrent chez le marchand de vin. — Un des recors reste à la porte.*)

SCÈNE VII.

LAROCHE, puis le PORTIER de la maison de droite.

LAROCHE, *revenant par le fond, à gauche et à la cantonnade.*

La première à gauche! Très bien, monsieur; je vous remercie infiniment. (*Entrant en scène.*) A la bonne heure! c'est ça un homme poli et obligeant... Il faut même qu'il se soit détourné de son chemin pour m'enseigner le mien... car le voilà maintenant qui court à toutes jambes! Ah ça, voyons, la première à droite!... c'est ici... Tiens, je me trouve juste à l'endroit d'où je suis parti tout à l'heure!... Tant mieux, car je suis exténué... et ma foi, au risque de réveiller le monde, je vais me reposer en faisant mes petites visites... numéro... numéro 21... ce doit être ici. (*Il va à la porte de droite. En ce moment une bonne ouvre la fenêtre du premier étage et secoue son tapis sur la tête de Laroche.*) Aïe!... ah!... sapristi! je suis aveuglé!... (*Il laisse tomber tous ses effets.*)

LE PORTIER, *sortant de la maison, un balai à la main.*

Ha ça, mam'zelle Prudence, n'secouez donc pas comme ça vos tapis sur la voye publique.

LAROCHE, *criant.*

Elle m'a jeté un tas d'ordures dans l'œil!

LE PORTIER.

C'est défendu par les lois; vous voyez bien que vous éborgnez le monde. (*Il se met à balayer le devant de la maison.*)

LA BONNE.

Vous v'là éveillé!... père grognon!...

LE PORTIER.

Grognon! grognon... que je vous y rattrape!... je vous ferai payer l'amende.

LA BONNE.

Tenez, voulez-vous savoir mon opinion politique?... vous n'êtes qu'un vieux serin!... (*Elle referme sa fenêtre.*)

LE PORTIER, *furieux.*

Je te dénoncerai comme ayant organisé une société secrète... avec un pompier!... (*Il balaye avec rage, et attrape dans les jambes Laroche qui revient ramasser ses effets tout en se frottant l'œil.*) Vieux serin!

LAROCHE, *avec colère.*

Faites donc attention!

LE PORTIER, *avec humeur.*

Monsieur, je l'ai fait exprès!

LAROCHE.

Comment!

LE PORTIER.

On ne passe pas auprès des maisons, quand les portiers *balaient* le pavé national... c'est un service public... c'est ordonné par les lois... je ne connais que les lois.

LAROCHE, *à part.*

Les Parisiens n'ont pas le réveil gracieux. (*Haut.*) Que diable! les lois n'ordonnent pas de casser les jambes des passants...

LE PORTIER, *qui regardait Laroche, s'écriant tout à coup.*

Ah! par exemple! en v'la une bonne! Comment! comment!... Monsieur Laroche à Paris!

LAROCHE.

Vous me connaissez?

LE PORTIER.

Monsieur je vous demande bien excuse, si *j'eusse susse* que ce *fusse* vous... certainement...

LAROCHE, *le regardant aussi.*

Eh! mais... au fait..

LE PORTIER.

Le père Lalonette... vot' ancien cocher, moi que vous avez mis à la porte... parce que, soi-disant, je compromettais les femmes de la ville. Mais je ne vous en veux pas. J'ai passé de l'écurie dans la loge. Je suis décoré du grand cordon!

LAROCHE.

Tu as donc quitté Valenciennes?

LE PORTIER.

Les femmes m'y faisaient des scènes de tous côtés! — Mais vous, monsieur Laroche, c'est un miracle de vous voir dans la capitale! et à si bonne heure.

LAROCHE.

Je viens au numéro 21.

LE PORTIER.

Dans ma maison! Ah! c't'hasard! Alors, débarrassez-vous donc de tout ça. (*Il prend les effets de Laroche.*) Et comment que vous avez pu trouver vot' chemin tout seul?

LAROCHE.

C'est grâce à un monsieur très obligeant que j'ai rencontré et qui m'a dit bonjour.

LE PORTIER.

Un de vos amis?

LAROCHE.

Non... C'est lui qui avait cru me reconnaître; mais il paraît qu'il s'était trompé, et comme j'avais l'air très embarrassé en regardant le nom des rues, il m'a offert de ma conduire... moi je lui ai offert une prise, et nous nous sommes quittés enchantés l'un de l'autre. (*Cherchant dans toutes ses poches.*) Où est donc ma tabatière?... je ne trouve plus ma tabatière...

LE PORTIER.

Ah! oh! j'y suis!... le vol au bonjour!

LAROCHE, *cherchant toujours.*

Comment, le vol!... Je serais volé!

LE PORTIER.

Votre monsieur obligeant était un filou! Il vous a fait votre tabatière.

LAROCHE.

Ah! le gueux! une tabatière en or.

LE PORTIER.

Peut-être un souvenir de femme?

LAROCHE.

Je croyais qu'il n'y avait des voleurs que la nuit.

LE PORTIER.

A Paris il y en a à toute heure. Le vôtre sans doute venait de s'éveiller, et il vous a souhaité le bonjour à sa façon.

LAROCHE.

Allons! allons! parlez-moi des voyages d'agrément!... Depuis que j'ai quitté Valenciennes, je n'ai eu que des traverses, à commencer par le chemin de fer.

Air de Renaudin.

Petits et grands, minces ou gros,
Dans un wagon l'on vous entasse.
Pour les voyageurs la nuit passe
Et sans sommeil et sans repos.
Je me trompe, un grand fantassin
Comme oreiller prend votre épaule,
Et si vous bougez, c'est plus drôle,
Vous appelle un mauvais voisin.
On veut arrêter le convoi;
C'est une station je pense;
Il était temps!... chacun s'élance,
Je lui en demande pourquoi.
Mais en cage brutalement
Et sans attendre on vous remplit;
Il faut jusqu'à quelqu'autre ville
Rengainer votre compliment.
Dieu soit loué!... voici Paris!
Encombré d'un pesant bagage
On doit faire un autre voyage
Pour aller gagner son logis!
Voyage où de plus d'un péril
On doit sans cesse avoir la crainte,
Car pour guide, en ce labyrinthe,
De Thésée on n'a pas le fil.
Vous avancez, mort à demi,
On vous pousse, on vous éclabousse
Un hardi voleur vous détrousse
En vous traitant comme un ami.
Pour regarder un numéro,
Par hasard vous levez la tête,
Une servante malhonnête
Prend vos yeux pour un tombereau.
Du diable si l'on m'y reprend!
Car, d'après ce récit fidèle,
On peut juger ce qui s'appelle
Faire un voyage d'agrément!

(*Entrée de la laitière qui vient, pendant le dialogue qui suit, s'installer à droite.*)

LE PORTIER.

Pour lors, monsieur venoit à Paris pour son plaisir?

LAROCHE.

Le désir de connaître la capitale et de voir ma nièce, madame Duperrier.

LE PORTIER.

Une superbe veuve!... une structure magnifique. Elle demeure en face!

LAROCHE.

Mais il est trop tôt pour la réveiller, cette chère enfant. D'ailleurs, avant de la voir, j'ai quelques renseignements à prendre... précisément dans ta maison, car j'ai aussi les commissions des amis. En ma qualité d'ancien greffier de la justice de paix, on me confie tant de secrets! Tu peux m'être utile.

LE PORTIER.

A vot' service, monsieur Laroche; s'il ne faut que jaser sur les locataires, les propriétaires, les voisins, les voisines, je suis votre homme! Je sais ce qu'on dit, ce qu'on fait, comment on se couche et comment on s'éveille dans la maison, dans tout le quartier!

LAROCHE.

Ah ça! comment fais-tu?

LE PORTIER.

Voyez-vous, monsieur Laroche, le Parisien est comme les moineaux. Dès que ça se réveille, faut que ça jacasse. Voilà mon secret: j'écoute les cancans du matin. On dit son mot, je dis le mien, et quand il n'y a pas de nouvelles, on en fait.

LAROCHE.

A la bonne heure!

LE PORTIER.

Tenez, vous allez voir comme ça se joue.

(*Pendant tout le dialogue qui précède, on a vu entrer successivement un boulanger avec un grand panier chargé de pains, des bonnes, des femmes, des domestiques qui vont chercher toutes sortes de provisions. La bonne de la maison de droite, et Juliette, la femme de chambre d'Hortense sont de ce nombre. Le mouvement devient général.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, JULIETTE, LA BONNE, UN CUISINIER, VOISINS, VOISINES, OUVRIERS, PASSANTS, puis vers la fin VICTOR.

LE PORTIER, *s'adressant à tout le monde.*

Air nouveau de M. Oray.

Eh! bonjour ma voisine!
Eh! bonjour mon voisin!
Vous allez, j'imagine,
Assez bien ce matin?

LE CHOEUR.

Merci, très-bien! } *bis.*
Bonjour, mon cher voisin! }

LE PORTIER, *prenant une jeune bonne à part.*

Quoi de neuf chez vous, ma petite?

LA BONNE DU PREMIER.

J'ai surpris des secrets charmants !
Monsieur, avant d' faire faillite,
A madame achèt' des diamants.

LE PORTIER.

Ah ! avant d' faire faillite, il achète des diamants !

LAROCHE, *à part.* (*Parlé*).

Ayez donc des femmes de chambre pour vous arranger comme ça !

LE CHOEUR, *ensemble et se parlant les uns aux autres.*

Eh ! bonjour ma voisine !
Eh ! bonjour mon voisin !
Vous allez, j'imagine,
Assez bien ce matin ?
Merci, très-bien !
Bonjour, mon cher voisin !

LE PORTIER, *désignant Juliette qui entre.*

Ah ! v'là encore une bonne langue ! (*Allant à elle*).

Deuxième couplet.

On dit que la belle épicière
Met du rouge et teint ses cheveux !

JULIETTE.

Moi, j' sais qu' la propriétaire
N'a pas un amant, non... mais deux.

LAROCHE. (*Parlé.*)

Quelles langues de vipère !

JULIETTE, *aux autres femmes.*

Hein !... deux amants !... Quelle horreur ! Je trouve déjà que c'est trop d'un !

VICTOR, *qui a reparu en observation, bas à Juliette.*

Me voilà, mam'zelle Juliette !

JULIETTE, *vivement.*

Chut !... n'ayez pas l'air... je vous rejoins dans l'escalier !

Troisième couplet.

LAROCHE.

Dans Paris, ville sans pareille,
C'est à qui mordra le plus fort !
Et la moitié qui se réveille
Déchire la moitié qui dort.

CHOEUR.

Eh ! bonjour, ma voisine !
Eh ! bonjour mon voisin !
Vous allez, j'imagine,
Assez bien ce matin ?
Merci, merci ! très-bien !
Bonjour, mon cher voisin !

(*Sur la ritournelle, on voit passer un marchand d'habits, un maçon; les fenêtres s'ouvrent. Laroche entre dans la maison avec le portier. Tableau très animé.*)

Le rideau baisse.

ACTE II.

Le théâtre est partagé en deux. — A gauche, la chambre de Frédéric. — A droite, celle de Louise. — Dans la cloison qui sépare les deux chambres, est une porte condamnée par des verrous de chaque côté.

Il y a une différence sensible pour l'œil dans l'ameublement des deux chambres. — Dans celle de Louise, il y a quelques pots de fleurs, une cage, des meubles nécessaires à une ouvrière; une alcôve au fond avec des rideaux blancs. — A droite, premier plan, une fenêtre; plus loin, porte d'entrée.

Dans la chambre de Frédéric, il y a des livres, une table, quelques chaises et un grand fauteuil. — Porte d'entrée au fond. — A gauche, premier plan, porte. — Plus loin, une fenêtre.

SCÈNE I.

LOUISE dans sa chambre, FRÉDÉRIC dans la sienne, puis ADRIEN en dehors.

Au lever du rideau, Louise travaille auprès d'une petite table sur laquelle sa lampe brûle encore.

Frédéric qui a passé une robe de chambre, est appuyé contre sa croisée, et regarde dans la rue tout en fumant son cigare.

LOUISE, *assise, se lève.*

Je crois qu'il fait assez jour maintenant pour éteindre ma lampe. Ma chère petite lampe !... Grâce à elle je puis travailler tous les jours une heure plus tôt... Une heure que je mets à la caisse d'épargnes, et avec ça au bout de l'année, que de douceurs on peut se donner !

Air : *Avez-vous jamais vu la guerre ?*

Petit à petit, chaque jour,
Je m'fournis de ce que j'aime.
Chaque chose ainsi vient à son tour,
Et je ne devrai rien qu'à moi-même.
Tout ce que j'ai, sous ce modeste abri,
Je l'ai payé par mon ouvrage...
Et j' vais finir par un mari,
Afin d' compléter mon ménage !

FRÉDÉRIC.

Ah ! voilà ma petite voisine qui chante. (*Il va taper à la porte de communication.*) Bonjour, voisine.

LOUISE, *pliant son ouvrage.*

Bonjour, monsieur Frédéric.

FRÉDÉRIC.

Vous êtes déjà réveillée !

LOUISE.

Oh ! il y a longtemps... j'avais promis un voile de noces pour ce matin sept heures. Et vous ?... vous êtes en train de fumer votre cigare, je sens ça.

FRÉDÉRIC.

Oui, voisine, et jamais, je crois, avec autant de plaisir que ce matin. Je suis si content !

LOUISE, *commençant à s'habiller.*

Ah !... il paraît que les amours vont bien ?

FRÉDÉRIC.

A merveille !

LOUISE.

Et ça vous éveille de bonne heure ?

FRÉDÉRIC.

Je ne me suis pas encore couché.

LOUISE.

Vraiment ?

FRÉDÉRIC.

J'ai passé la nuit au bal avec elle chez des amis de sa famille, je l'ai reconduite jusqu'à sa porte, et...

LOUISE.

Et... Eh bien !... après ?... Vous vous arrêtez ?

FRÉDÉRIC.

Sans doute !... je voudrais vous raconter tout mon bonheur... et à travers cette maudite cloison... Voisine... ôtez donc le verrou de votre côté.

LOUISE.

Comment donc !... je vas me dépêcher tout de suite. Recevoir un jeune homme dans ma chambre. Ah ben !... ce serait du gentil !...

FRÉDÉRIC.

Il n'y a pas de danger, voisine, puisque c'est une autre...

LOUISE.

C'est possible, mais il n'y a que monsieur Adrien qui ait le droit d'entrer ici... parce que un prétendu ça peut avoir des droits... de tous petits droits... et encore il viendrait maintenant que je ne lui ouvrirais pas... (*Elle ôte sa robe du matin et reste en jupons.*)

FRÉDÉRIC.

Parce que ?

LOUISE.

Parce que je m'habille donc !

FRÉDÉRIC, *regardant par la serrure.*

Tiens... vous devez être gentille comme ça.

LOUISE.

Comment, comme ça... (*A elle-même et plus bas.*) Il voit donc comment je suis ? (*Elle tourne les yeux vers la porte.*) Ah ! la serrure... (*Elle va mettre un mouchoir devant.*) Je boucherai ça ! (*On frappe à la porte du fond.*) Qui est ce qui est là ?

ADRIEN, *en dehors.*

C'est moi, Adrien.

LOUISE.

On n'entre pas.

ADRIEN.

Parce que ?

LOUISE.

Parce que je m'habille, donc !

ADRIEN.

Tiens... vous devez être gentille comme ça !

LOUISE.

Lui aussi ! (*Elle va mettre un jupon devant la serrure.*) Est-ce traître ces maudites serrures !

ADRIEN.

Ah ! méchante !

LOUISE.

Je boucherai celle-là aussi.

ADRIEN.

Mais vous causiez avec quelqu'un ?

LOUISE.

Avec mon voisin, monsieur Frédéric.

ADRIEN.

Ah ! ce cher monsieur Frédéric, s'il ne fallait pas redescendre et monter un autre escalier... j'irais frapper a sa porte en vous attendant. Dites-lui bonjour de ma part.

LOUISE, *frappant à la porte de la cloison.*

Monsieur Frédéric ?

FRÉDÉRIC.

Plait-il ?

LOUISE.

Adrien vous souhaite le bonjour.

FRÉDÉRIC.

Ah !... merci !... Je pense qu'il ne se ressent plus de son accident?...

LOUISE.

Oh ! du tout.

FRÉDÉRIC.

Eh bien, je vous laisse causer avec lui, et je vais tâcher de reposer un peu, car je passe ma thèse aujourd'hui, voisine.

LOUISE.

Quel bonheur si vous pouviez être reçu !

FRÉDÉRIC.

Ce serait un grand pas de fait pour mes amours. Et mon père serait-il content !... Ah ! dame ! j'ai besoin de ça... Il m'a promis mille écus de gratification... et je ne vous cache pas qu'ils arriveraient joliment...

LOUISE.

Je m'en doute !... quand on fait la cour à une grande dame...

FRÉDÉRIC.

Les voitures, les bouquets, les loges de spectacle... ça va vite !

LOUISE.

On veut briller... faire le galant...

FRÉDÉRIC.

Et on s'enfonce ! Adieu, voisine.

LOUISE.

Adieu, voisin ! (*Adrien frappe a la porte.*)

FRÉDÉRIC.

Air des Armes du Diable.

Pour moi, je l'espère, voisine,
Vous prierez.

ADRIEN, *en dehors.*

Vot' toilette est fait', j'imagine,
Vite, ouvrez !

LOUISE, *à Frédéric.*

Dans vot' succès j'ai confiance
Aujourd'hui.

(*A Adrien qui frappe.*)

Un moment, prenez patience !
J'ai fini.

FRÉDÉRIC.

L'amitié, de fatigue atteinte,
Va dormir.
A l'amour votre main sans crainte
Peut ouvrir.

ADRIEN, *en frappant.*

Pour vous dir' bonsoir,
Et puis au revoir,
Ma future femme,
Cédez a mes vœux,
Ouvrez, sur mon âme,
C' n'est pas dangereux !

LOUISE.

Adieu donc, bonsoir !
Un riant espoir
L'anime et l'enflamme.
(*Allant ouvrir.*)
Mais, quel train il fait !
Il va, sur mon âme,
Fend' la porte en deux,

FRÉDÉRIC.

Adieu donc, bonsoir !
Un riant espoir
M'anime et m'enflamme.
Oui, de tous les deux,
Ce jour, sur mon âme,
Doit combler les vœux.

(*Frédéric se jette dans son fauteuil, pendant que Louise va ouvrir a Adrien.*)

SCÈNE II.

LOUISE, ADRIEN.

ADRIEN, *entrant.*

Dites donc, mam'zelle Louise, quand je serai vot' mari, faudra pas me laisser à la porte comme ça.

LOUISE.

Ah ! c'est joli de faire un train pareil pour réveiller toute la maison.

ADRIEN.

J'en avais besoin pour ne pas m'endormir, car j'ai remplacé un ami et voila trente six heures que je n'ai fermé l'œil.

LOUISE

Pauvre garçon ! Mais il fallait aller vous coucher !

ADRIEN.

Sans vous voir !... sans vous apprendre la bonne nouvelle que m'a donnée mon chef de gare !

LOUISE.

Vous avez de l'avancement ?

ADRIEN.

Juste !

LOUISE.

Quel bonheur !...

ADRIEN.

De l'avancement et une faveur...

LOUISE.

Comment ?

ADRIEN.

En raison de mon prochain mariage... devinez... On m'a promis de me faire passer dans le service de jour ! J'aurai mes nuits... Toutes mes nuits.

LOUISE.

Ah ! ce n'est que ça !

ADRIEN.

Oh !... que ça !... Excusez !

Air de l'Écu de six francs.

Lorsque finirait votre ouvrage,
L'heure sonnant d'aller au mien,
Je pass'rais mes nuits en voyage.
Entre nous, ça n' s'rait pas l' moyen
D' perpétuer le nom d'Adrien.

(*Lui prenant la main, pendant qu'elle baisse les yeux.*)

Je veux suivre la loi commune ;
Et, profitant d'un lien si doux,
Je n'entends pas vivre entre nous
Comme le soleil et la lune.

LOUISE, *vivement.*

Allons, laissez-moi me dépêcher... Il faut que je reporte ce voile de mariée... et puis ensuite mon ouvrage de toute la semaine. J'en ai de ces courses a faire. Ma matinée y passera... Et j'ai là une robe a finir (*Elle montre la robe*). Juliette est venue me dire hier que sa maîtresse la désirait pour aujourd'hui.

ADRIEN.

Qui ça, Juliette ?... Ah ! la femme de chambre de madame Duperrier ! Diable ! faut être exacte... une si fameuse pratique. .

LOUISE.

Si ce n'était que cela ; mais elle a toujours été si bonne pour moi ! Heureusement je suis très avancée... j'ai veillé jusqu'à minuit... et aussitôt rentrée, je m'y remettrai.

ADRIEN.

Est-elle laborieuse !... Ah ! Dieu...

LOUISE, *lui donnant une petite glace et chancelant de sommeil.*

Allons... tenez-moi la glace que je mette mon bonnet.

ADRIEN, *tenant la glace.*

Pour lors, il paraît que ça donne fort en ce moment ?

LOUISE.

Dame !... vous voyez, je n'ai pas seulement le temps de déjeuner... de faire mon ménage, et de donner à manger à mon serin.

ADRIEN.

Une idée... je vas faire tout ça pour vous... et quand j'aurai fini, en m'en allant, je mettrai la clé sous le paillasson.

LOUISE, *se hâtant de faire son paquet.*

Ah ! vous seriez bien aimable... car je suis si pressée !... (*S'arrêtant.*) Mais vous tombez de sommeil... et vous feriez bien mieux...

ADRIEN.

Allez toujours, ne faites pas attention !

LOUISE.

Le mouron est sur la fenêtre ! Adieu, monsieur Adrien.

ADRIEN, *l'arrêtant.*

Plus qu'un mot... A quand la noce, mam'zelle Louise ?

LOUISE.

Ah ! vous m'en demandez trop !... vous avez de l'avancement, c'est bien... Mais moi... je n'ai pas encore mon trousseau complet... et je n'ai pas envie de faire comme tant d'autres... Aujourd'hui la noce... et demain la misère... Non... non... je veux qu'il ne manque rien à mon bonheur... pour être plus sûre de faire le vôtre !...

ADRIEN, *transporté et criant.*

Oh ! Dieu !...

LOUISE.

Chut !... Et le voisin qui dort !

ADRIEN.

Monsieur Frédéric, c'est un ami... Je respecte son somme !

LOUISE.

Air de Gastibelza (*Sur le fleuve agité.*)

A demain !

ADRIEN.

A demain !

LOUISE.

N'oubliez pas mon serin.

ADRIEN.

Vous, songez que j'attends !

LOUISE, *en se sauvant.*

Vous n'attendrez pas longtemps.

(*Elle sort vivement par le fond.*)

SCÈNE III.

ADRIEN, seul.

Pas longtemps... elle l'a dit !... Eh ! eh ! ça me fait sourire agréablement... (*Se frottant les yeux.*) mais j'ai trop sommeil pour être gai. (*Il bâille.*) Allons... dépêchons-nous... (*Arrangeant les chaises.*) Est-il heureux ce monsieur Frédéric de dormir !... Bon garçon... je n'oublierai jamais avec quel dévouement il m'a soigné !... (*A moitié endormi.*) Aussi, je voudrais... je serais... heureux... (*Il se heurte contre une chaise et la renverse ; il ouvre de grands yeux comme s'il s'éveillait.*) Je dors debout, ma parole d'honneur ! Je vas donner à manger au serin, ça me réveillera... Où est le mouron ?... Ah ! sur la fenêtre. (*Il va ouvrir la fenêtre et renverse un pot de fleur qui est sur la petite table près de la fenêtre et le casse.*) Si c'est comme ça que j'arrange le ménage !... Mam'zelle Louise sera contente ! (*Allant prendre la cage.*) Viens, mon petit fifi... (*Il s'assied sur une chaise et met la cage sur ses genoux, puis il se met en train de l'arranger, mais au bout d'un instant il s'endort.*)

FRÉDÉRIC, *dans sa chambre, en rêvant.*

Hortense... ma chère Hortense !

ADRIEN, *rêvant.*

Pontoise !... Pontoise !...

(*En ce moment on frappe à la porte de Louise.*)

ADRIEN, *rêvant toujours.*

L'Ile-Adam ! Beaumont !

(*On frappe très fort. Adrien qui se réveille brusquement a fait tomber la cage en se levant.*)

ADRIEN.

Un accident à la machine !... (*Regardant autour de lui.*) Ah ! que je suis bête ! (*Il voit la cage à terre.*) Dieu ! j'ai tué le fifi ! (*Il le ramasse.*) Fifi !... Petit Mimi !... non, il n'est qu'étourdi... il en reviendra !... (*On frappe et aussitôt on ouvre la porte du fond et le garde du commerce paraît.*)

SCÈNE IV.

ADRIEN, LE GARDE DU COMMERCE.

LE GARDE.

Au nom de la loi, je vous arrête !

ADRIEN.

Hein !... m'arrêter... moi !...

LE GARDE.

Ah ! pardon... il y a erreur... chez qui donc sommes-nous ?

ADRIEN.

Et vous, qui êtes-vous, s'il vous plaît, pour entrer comme ça chez le monde ?

LE GARDE.

Fumet... garde du commerce ! agissant contre le sieur Frédéric Darville.

ADRIEN, *à part.*

Frédéric...

LE GARDE.

En vertu d'un jugement parfaitement en règle.

ADRIEN.

Monsieur Darville, connais pas.

LE GARDE, *regardant autour de lui.*

En effet... ça n'a pas l'air d'une chambre de garçon...

ADRIEN.

Vous êtes ici chez mademoiselle Louise, ouvrière en modes et nouveautés, dont je suis le prétendu, Adrien, employé au Nord.

LE GARDE, *se retirant.*

Nous nous sommes trompés, ou le portier nous aura mal indiqué. Pardon, jeune homme.

ADRIEN, *le reconduisant.*

Il n'y a pas de mal... au contraire... si je pouvais vous indiquer... (*A part.*) Tâche ! (*Il referme la porte.*)

SCÈNE V.

ADRIEN, FRÉDÉRIC, puis le GARDE et les RECORS.

ADRIEN.

Eh ! vite... il n'y a pas une seconde à perdre. (*Il dérange la commode placée devant la porte de communication, puis il frappe.*) Monsieur Frédéric... monsieur Frédéric !... (*Il ôte les verrous.*) Monsieur Frédéric !

FRÉDÉRIC, *se réveillant.*

Hein !... il me semblait avoir entendu... J'ai cru que c'était mon cousin Alexandre qui venait me chercher pour déjeuner... (*Se levant.*) Mais non... je ne vois pas le moindre carabinier.

ADRIEN.

Monsieur Frédéric !...

FRÉDÉRIC.

C'est la voix d'Adrien !

ADRIEN.

Ouvrez... dépêchez-vous.

FRÉDÉRIC.

Qu'y a-t-il donc ? (*Il ouvre la porte.*)

ADRIEN, *à Frédéric qui a ouvert.*

Dar... dar... les gardes du commerce sont à vos trousses.

FRÉDÉRIC.

Sapristi !

ADRIEN.

Ouvrez donc.

FRÉDÉRIC.

Je ne peux pas.

ADRIEN.

Mais si ! tirez les verroux de votre côté, moi du mien.

FRÉDÉRIC, *ouvrant.*

Ah ! voilà.

ADRIEN.

Eh vite, eh vite, les gardes du commerce s'étaient trompés d'escalier, mais ils ne vont pas tarder à remonter de ce coté.

FRÉDÉRIC.

Que devenir ?... que faire ?...

ADRIEN, *l'attirant.*

Parbleu !... vous sauver par ici.

FRÉDÉRIC.

Chez mademoiselle Louise !...

ADRIEN.

Elle est sortie... mais quand elle y serait... on a des amis ou on n'en a pas... Allons, vite, vite, le chapeau, le paletot. (*Il les prend dans la chambre de Frédéric.*)

FRÉDÉRIC.

Mais la clé qui est sur la porte !

ADRIEN.

Tant mieux, ils croiront que vous l'avez oubliée et que vous êtes sorti. Allons, chaud, chaud, au pas de course.

FRÉDÉRIC, *vivement.*

Ah ! j'oubliais...

ADRIEN.

Quoi donc?

FRÉDÉRIC, *sur la porte.*

Ma thèse !

ADRIEN, *prenant une chaise.*

Votre chaise ?

FRÉDÉRIC.

Eh non! (*Adrien prend une autre chaise.*) Non, ma thèse; ces papiers... la-bas sur ma table.

ADRIEN, *la lui donnant.*

Ah ! voilà votre thèse.

FRÉDÉRIC

Ah ! j'oubliais encore...

ADRIEN.

Quoi ?... votre bourse?

FRÉDÉRIC.

Non, mon porte-cigarre... (*Adrien le lui donne.*) au moins il y a quelque chose dedans.

ADRIEN, *montrant une grande bourse vide.*

On peut leur laisser la bourse.

FUMET, *en dehors.*

Par ici, messieurs, par ici.

ADRIEN.

Filons ! (*Ils se sauvent chez Louise, refermant la porte et mettent le verrou*).

ENSEMBLE.

Air des Couturières.

Chut !... chut !... soyons prudents ;
Dans cet asile,
On peut être tranquille.
Chut ! chut ! je les entends.
De m'esquiver
Je crois qu'il était temps !
De s'esquiver

Pendant le dialogue suivant, la musique continue; Adrien et Frédéric repoussent doucement la commode à sa place, et les recors frappent chez Frédéric.

LE GARDE, *ouvrant la porte de Frédéric.*

M. Frédéric, s'il-vous-plaît ?

ADRIEN, *l'oreille collée contre la porte de communication.*

Ils demandent M. Frédéric. Embarqué pour la Californie.

LE GARDE, *entrant suivi de ses recors.*

Personne !... Il n'y a personne ! (*Il entre dans la seconde chambre de Frédéric.*)

ADRIEN ET FRÉDÉRIC, *à voix basse.*

Chut !... chut ! .. soyons prudents !
Dans cet asile, etc., etc.

(*Pendant cette reprise, Fumet reparaît et apercevant la porte de communication.*)

LE GARDE.

Ah ! une autre porte. (*Il frappe.*)

ADRIEN, *faisant signe à Frédéric de se rasurer et imitant la voix d'une vieille femme.*

Qu'est-ce qu'il y a encore, M. Frédéric ! Est-ce qu'y aurait le feu ?

LE GARDE.

On dirait la voix d'une vieille femme.

ADRIEN, *de même.*

Si c'est encore une de vos farces... je vous ferai donner congé par le propriétaire.

LE GARDE.

La porte est condamnée en dedans, c'est quelque vieille voisine. Mais il doit être quelque part... dans l'escalier, dans les corridors... Allons vite en quête ! et par précaution, prenons la clé. (*Ils sortent tous précipitamment.*)

ADRIEN, *qui écoutait.*

Les v'là partis.

FRÉDÉRIC.

Moi qui dormais si tranquillement ; sans vous, mon brave Adrien, je me serais éveillé...

ADRIEN.

A Clichy... Ah ! dame !... quand on a affaire à des oiseaux de proie comme ceux-là... il est bon d'être déniché de bonne heure.

FRÉDÉRIC.

Et ma thèse... et mon rendez-vous !... J'aurais tout manqué... j'étais perdu... Ah ! maudit Picardet !

ADRIEN.

C'est votre créancier ?

FRÉDÉRIC.

Il m'avait pourtant promis d'attendre.

ADRIEN.

Enfin, Dieu merci, vous voila sauvé ! Dans un instant, vous pourrez descendre sans danger et sortir de la maison.

FRÉDÉRIC.

Puissé-je ce soir y rentrer docteur ! Je ne craindrais plus rien.

ADRIEN.

Ah ça, maintenant, je vous laisse, car je tombe de fatigue et il ne faut pas que je m'expose à manquer mon service...

FRÉDÉRIC, *lui prenant la main.*

Allez... mon bon Adrien... mon sauveur.

ADRIEN.

C'est un rendu... pour un prêté ! en sortant vous mettrez la clé sous le paillasson... Bonne chance !

FRÉDÉRIC.

Merci ! (*Adrien sort.*)

SCÈNE VI.

FRÉDÉRIC seul.

Je porte envie à ce brave garçon. Celle qu'il aime est pauvre comme lui, mais au moins il n'est pas exposé à la perdre pour avoir voulu, comme moi, lui cacher son manque de fortune ! (*S'approchant de la fenêtre et regardant dans la rue.*) Elle est là !... Tout est encore fermé chez elle... elle repose, calme, heureuse !...

Air : *Brise du soir.* (Tourneur.)

Soleil brillant qui dore sa fenêtre,
Épargne de ses yeux les contours délicats !
A moi, dans son sommeil, elle pense peut-être,
Ne la réveille pas ! (bis.)

(*A la fin du couplet, on frappe à la porte de la chambre de Louise.*)

Ah ! mon Dieu... on a frappé !... si c'était un de ces maudits recors... j'entends parler... on ouvre la porte... je suis perdu !... (*Il se jette dans l'alcôve et se cache derrière un des rideaux.*)

SCÈNE VII.

LOUISE, LAROCHE, FRÉDÉRIC *caché.*

LOUISE, *ouvrant la porte à Laroche.*

Entrez... monsieur, entrez !... (*A part.*) Cet urluberlu d'Adrien qui laisse la clé à la porte !

LAROCHE.

C'est bien à mademoiselle Louise que j'ai l'avantage de parler !

LOUISE.

Oui, monsieur ; en montant l'escalier je vous ai vu vous arrêter à ma porte et je me suis hâtée... (*A part.*) Quel désordre !... si c'est là ce qu'il appelle ranger.

LAROCHE.

Le concierge vous croyait encore chez vous.

LOUISE.

J'étais sortie de très-bonne heure pour reporter de l'ouvrage... heureusement j'ai trouvé tout mon monde levé. (*Avançant une chaise.*) Si monsieur veut s'asseoir.

(*Elle remet un peu d'ordre dans la chambre et achève de tirer un des rideaux de l'alcôve, sans s'apercevoir que l'autre cache Frédéric.*)

LAROCHE, *à part.*

Tout ce que le père Lalouette m'a dit sur cette jeune fille m'en donne la meilleure idée ; (*La regardant.*) Et mon jeune conducteur Adrien aura ma foi là une jolie petite femme !

LOUISE.

Je vous demande bien pardon, monsieur, mais quand on n'a pas de domestique...

LAROCHE.

Faites... faites... ne vous gênez pas.

LOUISE, *revenant auprès de Laroche.*

Monsieur a sans doute besoin d'une ouvrière ?

LAROCHE.

Non, pas pour l'instant...

LOUISE.

Je travaille aussi en chambre...

LAROCHE.

Je n'ai aucune commande à vous faire.

LOUISE.

Ah ! ce n'est donc pas pour de l'ouvrage...

LAROCHE.

Pas précisément.

LOUISE.

Mais pourquoi donc, alors ?

LAROCHE.

Mademoiselle, gagne-t-on beaucoup dans votre état ?

LOUISE.

Pas trop !... Et encore il faut travailler du matin jusqu'au soir.

LAROCHE.

C'est pénible... très pénible.

LOUISE.

Je ne m'en plains pas.

LAROCHE.

Et vous vivez comme ça toute seule, dans votre petite chambrette ?...

LOUISE.

Oui, monsieur... toute seule.. avec mon serin.

LAROCHE.

C'est triste... c'est très triste !...

LOUISE.

Je ne m'en plains pas non plus.

LAROCHE.

Tant mieux, jeune fille, tant mieux ! Il faut partir d'un principe..... on a toujours assez, quand on se contente de ce qu'on a.

LOUISE.

Mais, monsieur, puis-je savoir ?...

LAROCHE, *regardant autour de lui.*

Tout cela est fort gentil... ça indique de l'ordre... ça doit être encore long à gagner !

LOUISE.

Ah ! dame... il faut casser pas mal d'aiguilles avant d'avoir mis de côté le peu que j'ai là.

LAROCHE, *à part.*

Pauvre petite ! elle est tout-à-fait intéressante... un air si naïf, si candide !

LOUISE.

Mais enfin, Monsieur, je désirerais...

LAROCHE.

C'est égal, vous devez parfois envier le sort des jeunes filles qui, plus heureuses que vous, ont un intérieur, une famille...

LOUISE, *tristement.*

Hélas !... toute ma famille à moi, c'était ma mère !

LAROCHE.

Oui, je le sais !... je sais aussi que vous avez eu le malheur de la perdre, il y a deux ans... et je vois à l'émotion que vous ressentez combien elle vous était chère. (*Se levant et lui prenant la main avec bonté.*) Mon enfant, aimer sa mère est le plus saint des devoirs... mais, chez une jeune fille, c'est une vertu qui dispose à toutes les autres. (*A part.*) Allons, allons, je suis enchanté de tout ce que je vois, de tout ce que j'apprends, et je crois qu'elle mérite que mon vieil ami Giraud s'intéresse à elle ! (*Revenant à Louise qui essuye ses yeux.*) Mon enfant, nous avons parlé de votre mère, cela doit établir entre nous une sorte de confiance, que je mérite, soyez-en sûre.

LOUISE.

Je le crois, monsieur ; oui... quoique je ne vous connaisse que depuis quelques instants, il me semble... je ne sais comment vous dire ça...

LAROCHE.

Dites toujours.

LOUISE.

Que vous avez la figure d'un brave homme.

LAROCHE, *enchanté.*

Et cette figure-là n'est pas trompeuse, j'en réponds... De mon côté, chère enfant, je crois que le vôtre m'annonce ce que je désirais trouver... une bonne et honnête fille... Mais dites-moi, ce portrait que je vois là, n'est-ce pas celui d'un parent ?

LOUISE.

Oui, monsieur, un oncle que je n'ai jamais vu.

LAROCHE, *à part.*

C'est celui de Giraud. (*Haut.*) Et cet oncle, que savez-vous de lui ?

LOUISE, *hésitant.*

Moi, monsieur !...

LAROCHE.

Répondez sans crainte...

LOUISE.

Je sais, monsieur, que cet oncle a vécu au sein de l'opulence, tandis que ma mère, malade, et veuve d'un pauvre sous-officier qu'elle avait épousé malgré sa famille, pouvait à peine suffire par son travail aux premiers besoins de l'existence... Je sais que pendant sa dernière maladie, elle désira revoir mon oncle pour me recommander à lui, et que mon oncle ne vint pas... Je sais que ma mère avait pour ce frère unique une tendresse profonde, malgré le mal qu'il lui avait fait... et je sais enfin qu'elle est morte en lui pardonnant !

LAROCHE, *très-ému, à part.*

Pauvre petite !

LOUISE.

Mais, monsieur, à votre tour, ne me direz-vous pas ?...

LAROCHE.

Ce qui m'a conduit auprès de vous ? Un peu de patience, jeune fille, un peu de patience... car ce n'est pas ma propre affaire... mais celle d'un ami... qui... qua... enfin je ne peux pas vous en dire davantage maintenant, mais je crois qu'avant peu vous m'embrasserez... ah ! ah !...

LOUISE.

Je vais être joliment intriguée.

LAROCHE.

Qu'il vous suffise de savoir que bientôt vous ne serez plus obligée de travailler autant.

LOUISE.

Ah bah !

LAROCHE.

Et si ce n'est qu'une dot qui vous manque pour épouser... celui que vous aimez... vous aurez la dot !

LOUISE.

Il serait possible !

LAROCHE.

Air : *Petit enfant.*

D'un sort plus doux, pour vous l'heure est venue,
Plus de chagrins ; Louise, dès aujourd'hui,
Tout va changer, une main inconnue
Veille sur vous et sera votre appui.
Bientôt aussi, peut-être une famille
Va vous ouvrir et ses bras et son cœur.
A vous, enfin, si je viens, chère fille,
C'est qu'avec moi j'apporte le bonheur !

LOUISE.

Oh ! monsieur !... Et tout cela me sera venu sans que j'y pense !...

LAROCHE.

Par le chemin de fer !... train de nuit !...

LOUISE.

Mais voyez donc !... comme le bien vient en dormant !

(Musique à l'orchestre.)

LE PORTIER, *appelant du dehors.*

Mam'zelle Louise...

LOUISE.

C'est le portier qui m'appelle... vous permettez, monsieur ?

LAROCHE.

Faites... faites !...

(Louise va ouvrir la fenêtre et se penche en dehors pour répondre. — Laroche semble se parler à lui-même avec une figure souriante. — Frédéric soulève doucement un des rideaux de l'alcôve et gagne sur la pointe des pieds la porte du fond qui est restée entr'ouverte, et il se sauve ; mais Laroche en se retournant a vu tout ce mouvement. Cela s'exécute pendant le dialogue qui suit.)

LOUISE, *à la fenêtre.*

Qu'est-ce que vous me voulez ?

LE PORTIER.

C'est mam'zelle Juliette qui vient pour la robe de sa maîtresse.

LOUISE.

Juliette ?

LE PORTIER.

Oui, faut-il qu'elle monte ?

LOUISE.

Inutile ; dites-lui que la robe sera finie avant midi, et que je la porterai tout de suite. *(Elle referme la fenêtre.)*

LAROCHE, *au moment où Frédéric sort de la chambre.*

Oh ! *(Il reste stupéfait.)*

LOUISE, *revenant vers lui toute joyeuse.*

Pardon... un ouvrage qui presse. *(S'arrêtant.)* Mon Dieu ! monsieur, qu'avez-vous donc ?

LAROCHE.

Moi... rien... rien... un éblouissement...

LOUISE.

Ça vous a pris tout-à-coup.

LAROCHE.

Oui... à l'instant...

LOUISE.

Si vous preniez quelque chose. *(Elle va préparer en toute hâte un verre d'eau sucrée.)*

LAROCHE, *à part.*

Un jeune homme... en bottes vernies... dans son alcôve... Oh ! quelle indignité ! Et son futur... ce pauvre Adrien... Ah ! à qui se fier !

LOUISE, *lui rapportant son verre.*

Tenez, un peu d'eau sucrée.

LAROCHE.

Non, merci, je vais prendre l'air... ça vaudra mieux.

LOUISE.

Mais je vous reverrai, n'est-ce pas ?...

LAROCHE.

Oui, oui... sans doute.

LOUISE.

Bientôt ?

LAROCHE.

Bientôt ! *(A part.)* Allons, Giraud gardera ses vingt mille francs, voilà tout. *(La regardant.)* N'importe, c'est dommage !

ENSEMBLE.

Air de (Premier acte.)

Ah ! c'est affreux... c'est une horreur !
Tant de candeur n'était donc qu'un mensonge !
Vite, sortons ! lorsque j'y songe,
Je ne pourrais maîtriser ma fureur !

LOUISE.

Ah ! quel beau jour... Ah ! quel bonheur !
Je n'ose y croire, hélas ! si c'est un songe,
Faites, mon Dieu, qu'il se prolonge,
Ne m'ôtez pas une si douce erreur !

(Laroche sort par le fond. — Pendant l'ensemble on a vu rentrer dans la chambre de Frédéric le garde du commerce et ses recors. — Louise se prépare à travailler à la robe.)

SCÈNE VIII.

LOUISE, LE GARDE, RECORS, puis ALEXANDRE.

LE GARDE, *aux recors.*

Puisque notre homme nous a échappé, vengeons-nous sur son mobilier... saisissons tout en attendant que nous le saisissions lui-même !

ALEXANDRE, *entrant.*

Hein !... qui est-ce qui parle de saisir ! Saisir le plaisir ! ça me va !

LE GARDE.

Qui êtes vous, monsieur, que demandez-vous ?

ALEXANDRE.

Qui je suis ? Alexandre, maréchal-des-logis au 1er carabinier, et le cousin de mon cousin. Ce que je demande ? Ce même cousin, Frédéric Darville, à qui je paye à déjeûner ce matin, l'histoire de lui monter un peu la tête avant d'aller au feu.

LE GARDE.

Comment, au feu !.., Monsieur Frédéric doit se battre ?

ALEXANDRE.

Se battre... avec la Faculté !... passer sa thèse de médecin.

LE GARDE.

Ah !... à la bonne heure... Un duel !... risquer sa vie... ça n'aurait pas été l'affaire de son créancier... ni la nôtre par contre-coup !

ALEXANDRE, *les regardant.*

Son créancier ! ah ça, mais, au fait, voilà d'affreuses têtes qui ne disent rien de bon ! Frédéric... où est donc Frédéric ?

LE GARDE.

Parti... décampé... à notre barbe... sans quoi il y a déjà une heure qu'il serait à Clichy.

ALEXANDRE.

Clichy !... qu'est-ce que cette caserne-là ?

LE GARDE.

C'est la caserne des débiteurs insolvables. *(Louise prête l'oreille.)* C'est là que l'on dépose les gens qui font des lettres de mille écus et qui ne les payent pas !

LOUISE, *à part.*

Ah ! mon Dieu ! *(Elle laisse son ouvrage et va écouter à la porte de communication.)*

ALEXANDRE.

Arrêter mon cousin ! le jour où il passe sa thèse. *(Saisissant le garde au collet et le secouant.)* Vous auriez fait ça, mille escadrons !...

LE GARDE, *se débattant.*

Monsieur... je suis officier public... j'agis de par la loi... respectez mon caractère !

ALEXANDRE.

Je le respecte infiniment ton caractère. *(Le secouant.)* Mais toi... je te... *(Le repoussant.)* Ah ! ça, mais, quel est donc le coquin, le faquin, le pékin qui fait cette politesse à mon cousin ? je vais l'aller trouver, moi !

LE GARDE.

Ah ! parbleu !... si vous croyez qu'il vous craint...

ALEXANDRE.

Son nom... vite, son nom !

LE GARDE.

M. Picardet, homme d'affaires, impasse des Marmouzets, 4. *(Il continue à faire opérer la saisie.)*

ALEXANDRE.

Picardet !... je connais ce nom là... eh ! mais, oui. *(Il fouille dans sa poche et en retire une carte.)* Picardet... Marmouzets, 4. C'est cela !... c'est mon particulier de cette nuit... cette espèce d'olibrius que j'ai rencontré au bal Pilodo, à qui j'ai appliqué ma botte au... hasard, et qui m'a glissé entre les mains en y laissant sa chevelure...

LE GARDE.

Inscrivez tout, n'oubliez rien.

LOUISE, *qui écoute toujours.*

Pauvre monsieur Frédéric ! Pendant qu'il m'arrive un bonheur... lui, au contraire...

LE GARDE, *auprès de la fenêtre.*

Ah ! messieurs !... le voilà !

ALEXANDRE.

Frédéric ! (*Les recors se lèvent.*)

LE GARDE.

Je l'aperçois au bout de la rue !

LOUISE, *avec effroi.*

Ils vont l'arrêter !

LE GARDE ET LES RECORS.

Alerte !... Alerte !...

ALEXANDRE, *se plaçant devant la porte.*

Halte ! on ne passe pas.

ENSEMBLE.

Air :

LE GARDE ET LES RECORS.

Vite, courez, courons,
Et nous l'arrêterons
En faisant diligence ;
Monsieur ne cherche pas
A retenir nos pas,
Et point de violence.

ALEXANDRE.

Halte-là, mes lurons,
Ou bientôt nous verrons
Une drôle de danse ;
Croyez-moi, n' bougez pas,
Si vous faites un pas,
A l'instant ça commence !

LE GARDE.

De dégager la circulation
A l'instant je vous somme.

ALEXANDRE.

Si vous bougez, moi, sans sommation,
A l'instant je vous assomme.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Vite, courez... etc., etc.
Halte-là... etc.

(*Pendant l'ensemble et la ritournelle, les recors veulent sortir ; Alexandre les bouscule, s'élance dehors et enferme les trois recors à clé.*)

LES RECORS, *par terre.*

A la garde ! Au secours ! A la garde !

(*Louise s'assied toute tremblante.*)

TABLEAU.

ACTE III.

Un salon bourgeois chez Picardet. — Porte d'entrée au fond ouvrant sur un vestibule. — A gauche, une fenêtre ouvrant sur une cour. — Portes latérales ; après la porte du premier plan, une table avec ce qu'il faut pour écrire. — Cheminée avec glace et pendule, à gauche, dernier plan.

SCÈNE I.

ROSALIE, puis JOSEPH en dehors.

ROSALIE, *à la cantonnade.*

Mam'zelle Rosalie, mam'zelle Rosalie... avise-toi de me réveiller si matin que ça une autre fois ! (*Elle entre en baillant et en se frottant les yeux ; elle tient un balai et un plumeau.*) Ah !... grand bête d'auvergnat de porteur d'eau, va... j'aurais eu bien dormi une demi-heure de plus aujourd'hui. (*Elle met les chaises, coussins et tapis au milieu du salon.*) Ça lui est égal à lui... ça se couche comme les poules, et ça se lève comme le coq ! (*Elle ouvre la fenêtre ; on voit à la fenêtre en face un domestique en casaque rouge, assis nonchalamment et fumant un cigare.*) Ah ! tiens !... déjà levé aussi, monsieur Joseph !

JOSEPH.

Comme vous voyez, mam'zelle Rosalie ; je prends l'air du matin.

ROSALIE.

En fumant votre cigare.

JOSEPH.

Un délicieux l'anatellas.

ROSALIE.

Ils ne vous coûtent pas cher ceux-là, hein ?

JOSEPH.

Comme de juste ! j'ai trouvé celui-là dans la poche de monsieur, en brossant son talma.

ROSALIE.

On voit bien que votre ménage ne presse pas... Ah ! dieu !... ça toujours été mon ambition, à moi, de servir chez un monsieur tout seul.

JOSEPH.

Est-ce que vous n'avez pas une bonne place ?

ROSALIE.

Une barraque... mari, femme et enfant, un grand bêta de moutard de douze ans... Une vraie peste.

JOSEPH.

Connu... je l'ai rencontré hier avec sa maman. Un beau corps de femme, elle, tout d' même.

ROSALIE.

Madame ? oui, dans le jour, en corset... mais le matin, en camisolle... une asperge montée.

JOSEPH.

C'est comme mon maître, une ruine au saut du lit... et embêtant avec ça !...

ROSALIE.

Pas plus que les miens ! madame surtout ; sitôt éveillée, elle commence à piailler, à vous scier... Ah ! quelle scie !

SCÈNE II.

ROSALIE, ASPASIE *en peignoir, bonnet de nuit et papillottes.*

ASPASIE, *qui a entendu les derniers mots de Rosalie.*

Hein ? qu'est-ce que vous dites ?

ROSALIE, *effrayée.*

Ah !... (*Elle ferme vivement la fenêtre.*)

ASPASIE.

Est-ce de moi que vous parliez ?...

ROSALIE.

De vous ?... oh !... par exemple !... Madame est bien trop bonne, trop aimable...

ASPASIE.

Que faisiez-vous là, à voisiner, à cancanner...

ROSALIE.

J'étais en train de balayer, madame.

ASPASIE.

Balayer quoi ? le trottoir par la fenêtre ? (*Regardant autour d'elle.*) Et le ménage qui n'est pas fait !

ROSALIE.

Madame, il n'est que sept heures.

ASPASIE.

Je parie que le chocolat n'est pas sur le feu !

ROSALIE.

Mais, madame, puisqu'il n'est que sept heures.

ASPASIE.

Mais vous savez bien que nous allons à la campagne ce matin... Il fallait vous lever avant le jour ! (*A part.*) Quelle grue que cette fille ! (*Rosalie la menace par derrière.*) Mon mari est-il éveillé ?

ROSALIE, *rangeant les meubles.*

Ah ! je ne pense pas ! Monsieur doit être rentré très-tard... car j'avais laissé une bougie sur la table, et voilà... (*Elle montre un bougeoir vide.*)

ASPASIE, *frappant à la porte de droite.*

M. Picardet... Anacharsis !... ouvrez donc.

PICARDET, *en dehors.*

Tout-à-l'heure, chérie, je fais ma barbe.

ASPASIE.

Dépêchez-vous ! vous savez que la voiture de Livry part à sept heures précises du Plat-d'Étain.

PICARDET.

Oui... oui !...

ASPASIE, *à elle-même.*

Cette idée, de toujours s'enfermer le matin. Je parierais que le coquet se met des papillottes.

ROSALIE.

Ah ! dame !... quand on a des cheveux comme ceux à monsieur il est permis d'en être fier.

ASPASIE.

C'est pourtant son admirable chevelure noire qui m'a séduite ; Sans cela, jamais je ne me serais remariée. Jamais je n'aurais trahi la mémoire de mon Florestan !... surtout ayant un gage si précieux de sa tendresse... un fils... un véritable chérubin.

TOTO, *criant en dehors.*

Maman !

ASPASIE.

Me voilà, mon bibi ! (*A Rosalie qui l'écoutait, appuyée sur son balai.*) Qu'est-ce que vous faites-là ?

ROSALIE.

Madame, j' fais le ménage.

ASPASIE, *frappant à la porte de Picardet.*

Allons, monsieur, pressez-vous. (*A Rosalie.*) Et vous, pressez le déjeuner. Je brosserai les habits de monsieur pour aller plus vite.

TOTO.

Maman !

ASPASIE.

Mon chéri.

TOTO.

Apporte-moi une tartine... une grande... dis, maman.

ASPASIE.

Oui, mon petit chat. (*A Rosalie.*) Faites-lui deux tartines pour qu'il se taise.

TOTO, *criant à tue-tête.*

Maman !...

ASPASIE.

Me voilà, mon bijou !

TOTO.

Mais viens donc, maman ! (*Aspasie entre dans la chambre de gauche en emportant le paletot de son mari.*)

ROSALIE, *seule, achevant de balayer.*

Qué gueulard d'enfant !... ça n'ouvre les yeux et le bec que pour brailler et s'empiffrer... si c'était le mien !... Je te lui en flanquerais des tartines... à l'envers. (*Elle fait le geste de donner le fouet et sort par le fond.*)

SCÈNE III.

PICARDET, *entr'ouvrant la porte et passant d'abord la tête. Il porte un bonnet de coton enfoncé jusqu'au dessous des oreilles.*

Elles ne sont plus là ! Bon ! (*Il entre avec précaution et parcourt le salon sur la pointe des pieds en furetant de tous côtés. Poussant un cri et portant vivement la main a sa hanche.*) Oh ! diable de douleur ! où ai-je attrapé ça ? (*Il cherche encore, tout en se frottant la hanche.*) Il n'est pas ici non plus ! Mais qu'en ai-je donc fait, mon dieu, qu'en ai-je donc fait ? J'ai bouleversé tout, oreiller, traversin, matelas, lit de plume... pas de toup... (*S'arrêtant effrayé et regardant autour de lui, puis continuant avec un air de mystere.*) Pas plus de toupet que sur ma main... ou que sur ma tête ! (*Il ôte son bonnet, se regarde dans la glace et pousse un énorme soupir.*) Ah !... quel genou ! Et Aspasie à qui, depuis un an que nous sommes mariés, je suis parvenu à celer cette imperfection capillaire !... Que dira-t-elle ?

Air : Ah ! si ma femme.

Ah ! si ma femme me voyait !...
Elle qui croit que la nature
M'a doué d'une chevelure
Qui lui produisait tant d'effet,
Et qu' Vénus elle-même envierait !...
Je sens mon front rougir d'avance
Du châtiment qu'il recevrait !
Oui, ma femme, dans sa vengeance,
D'un autre genre de toupet
Peut-être, hélas, me coifferait !

Oh ! diable de douleur !... où ai-je attrapé ça ! Mais au fait, la mémoire me revient !... ce souper de garçons, le champagne que Grosmeneau m'a fait ingurgiter... J'étais paf quand je suis rentré de ce maudit bal de Pilodo !

ASPASIE, *en dehors.*

Je reviens tout de suite, bichon.

PICARDET, *effrayé.*

Dieu ! c'est elle ! (*Abaissant son bonnet.*) Cachons mon infirmité !

SCÈNE IV.

PICARDET, ASPASIE, *rapportant le paletot.*

ASPASIE, *allant à la porte du fond.*

Rosalie !... Rosalie !... eh bien ! cette tartine ?

ROSALIE, *la bouche pleine.*

Je la faisais, madame.

ASPASIE.

Je crois plutôt qu'elle la mangeait. (*Revenant.*) Comment, monsieur, encore en bonnet de nuit !... Voulez-vous bien ôter cet affreux éteignoir ! (*Elle va pour le lui ôter.*)

PICARDET, *reculant.*

Aspasie !... je suis enrhumé !

ASPASIE.

Vous ne serez jamais prêt !

PICARDET.

Mais si... mais si !... (*A part.*) Quelle position ! (*Il va pour rentrer chez lui.*)

ASPASIE.

Dites-moi donc ? Est-ce que vous vous êtes battu avec le géant du boulevard du Temple ?

PICARDET.

Moi !... quelle idée !

ASPASIE, *montrant le paletot.*

Dame !... je ne vois que lui qui ait pu vous lancer un coup de pied d'une pareille dimension.

PICARDET.

Un coup de pied ? (*Il regarde, et voit l'empreinte d'un pied gigantesque.*)

ASPASIE.

Là !... à la hauteur de la hanche droite !

PICARDET.

Droite ! (*Portant la main à la hanche.*) C'est donc ça...

ASPASIE.

Ça, quoi ?

PICARDET, *se reprenant et criant.*

Je dis... qu'est-ce que c'est donc que ça ?

ASPASIE.

Je vous le demande ?

PICARDET.

Est-ce que je sais !... Il faisait si chaud à cette assemblée de créanciers... j'aurai ôté mon paletot... on aura marché dessus.

ASPASIE.

C'est heureux que vous n'ayez pas été dedans.

PICARDET, *à part.*

Je n'y étais que trop... dedans.

ASPASIE.

Saperlotte... quel pied !

PICARDET, *à part.*

Je me rappelle maintenant ; c'est ce grand coquin de carabinier qui polkait avec une petite blonde... il m'a saisi aux cheveux, je lui ai lancé... un mot amer, et il m'a lancé son... (*Il fait un geste de lancer un coup de pied et il renverse une chaise.*)

ASPASIE.

Vous cassez les meubles à présent ?

PICARDET.

Plus de doute, c'est entre ses mains qu'est resté mon toupet. (*A part, en se frottant les reins.*) Je me souviendrai du bal Pilodo ! (*On sonne, Rosalie va ouvrir.*)

TOTO, *chantant dehors, puis criant.*

Maman !

ASPASIE.

Oui, mon chou.

TOTO, *en dehors.*

Viens donc me lever, maman !

ASPASIE.

Tout de suite. (*A Picardet qui veut parler.*) Et vous, monsieur, finissez votre toilette.

TOTO, *dehors, pleurant, et avec colère.*

Maman ! maman !...

(*Aspasie sort.*)

PICARDET.

Sortir, aller à la campagne avec un crâne aussi peu vêtu !

ROSALIE, *entrant.*

Monsieur, il y a là un militaire qui veut vous parler... un carabinier.

PICARDET.

Un carabi... (*A part.*) C'est lui. (*Haut.*) Qu'il entre ! (*Rosalie sort.*) Dieu !... s'il me rapportait mon... Pourquoi non ?... Le militaire est susceptible, violent... mais délicat... toujours !

ROSALIE, *introduisant Alexandre.*

Entrez, monsieur.

(*Alexandre lui prend le menton en passant.*)

ALEXANDRE.

Bon jour, la belle !

ROSALIE.

Cristi !... qué bel homme ! j'eimerais-t-y d'on ovoir un comma ça ! (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

PICARDET, ALEXANDRE.

ALEXANDRE, *à part.*

C'est bien mon particulier ! Ah ! tu veux arrêter mon cousin, toi !

(*Pendant qu'il parle, Picardet s'est baissé pour examiner son pied.*)

PICARDET, *montrant le pied.*

Oui, c'est bien lui. C'est positivement lui ! je le reconnais à son pied.

ALEXANDRE.

C'est à monsieur Picardet, homme d'affaires, que j'ai l'avantage...

PICARDET, *gracieusement.*

Monsieur, l'avantage est de mon côté. (*Il se frotte la hanche.*)

ALEXANDRE.

Alors, c'est bien vous qui, cette nuit, avez laissé entre mes mains...

PICARDET, *vivement.*

Plus bas !... plus bas !... je vous en prie !

ALEXANDRE, *qui cherche dans ses poches, et à part.*

Que diable ai-je donc fait de sa carte ?

PICARDET, *à part, avec joie.*

Il me le rapporte ! (*Haut.*) Ainsi, il est donc vrai, généreux militaire, magnanime jeune homme... vous venez ici tout exprès...

ALEXANDRE.

L'honneur m'en faisait un devoir !

PICARDET.

Quelle délicatesse !

ALEXANDRE.

Ces choses-là ne s'oublient pas ! ça ne m'est pas sorti une minute de la tête !

PICARDET, *à lui-même.*

Je voudrais bien pouvoir en dire autant.

ALEXANDRE.

Ah ! voilà ! (*Il lui présente une carte.*)

PICARDET, *désappointé.*

Qu'est-ce que c'est que ça ?

ALEXANDRE.

Votre carte, parbleu !... votre adresse que vous m'avez donnée afin que je puisse vous rendre raison...

PICARDET.

Comment ?... un duel ?... j'aurais un duel sur les bras !... Ah ! quel réveil !...

ALEXANDRE.

Ah ! mon gaillard... cette nuit vous piacez la taille de ma danseuse, et ce matin vous voulez pincer mon cousin Frédéric !

PICARDET.

M. Frédéric Dalvil, votre cousin ?... Je l'ignorais, carabinier.

ALEXANDRE, *l'entraînant.*

Allons, prends ton briquet, ton coupe-chou, tes rasoirs... ce que tu voudras, et sortons.

PICARDET.

Sortir... sortir... Rendez-moi d'abord mon toupet !

ALEXANDRE.

Vot' toupet ?

PICARDET, *qui a ôté son bonnet.*

Si vous me le rendez, carabinier, je ne chercherai pas à vous tuer... au contraire, je serai généreux... je serai grand... je donnerai du temps à votre cousin.

ALEXANDRE, *à part.*

Ah ! bah ! mais son toupet, où aller le chercher ?

PICARDET.

Huit jours... un mois.

ALEXANDRE, *à part.*

Quelle idée ! (*Haut.*) Une capitulation... ah ! c'est différent... j'accepte.

PICARDET.

Quel bonheur !... rendez-le moi bien vite avant que mon épouse...

ALEXANDRE.

C'est que... je... je ne l'ai pas... sur moi !

PICARDET.

Ciel !...

ALEXANDRE.

Dame... je comptais vous coiffer avec ma lette...mais je cours le chercher...

PICARDET, *à part.*

Je respire.

ALEXANDRE, *à part.*

Justement j'en ai vu un très-joli en montre, chez le coiffeur du coin... ça fera l'affaire ! (*Haut.*) Dans dix minutes vous l'aurez.

ENSEMBLE.

Air :

Je cours avant qu'il ne vienne personne ;
Pour mon cousin, puisqu'il est généreux,
Ne disons rien, l'occasion est bonne,
Il faut savoir le saisir aux cheveux.

(*Alexandre sort.*)

PICARDET.

Courez avant qu'il ne vienne personne,
Et jusqu'au bout montrez vous généreux,
Nous sommes seuls, l'occasion est bonne,
Sachons ici la saisir aux cheveux !

SCÈNE VI.

PICARDET, puis ASPASIE et TOTO.

PICARDET.

Dans dix minutes je serais sauvé ! ah ! comme elle est vraie cette maxime d'un sage quelconque : Le bonheur ne tient souvent qu'à un cheveu !... Je vais écrire à mon huissier. (*Il va s'asseoir à la table ; Aspasie entre, elle amène Toto qui est habillé comme un tout jeune enfant. Il saute à la corde.*)

ASPASIE.

Viens, mon loulou ! Tu vas aller attendre dans le cabinet à papa.

TOTO.

Y a-t-il un livre avec des images ?

ASPASIE.

Certainement ! (*A Picardet.*) Voyez, monsieur, ce cher amour, est-il gentil comme ça et propre... et coquet ?...

TOTO, *en tournant sa corde atteint les papiers de Picardet et les disperse ; Picardet se lève furieux.*

TOTO.

Ah ! ah ! ah ! ah ! Papa, est-ce que maman t'a mis en pénitence ?

PICARDET.

Comment, en pénitence?

TOTO.

Puisque tu gardes ton bonnet de nuit.

PICARDET.

Taisez-vous, drôle, et mouchez-vous... pas sur votre manche, pas sur votre manche, petit cochemar ! (*Il veut le corriger.*)

TOTO, *qui s'est réfugié derrière Aspasie, chantant.*

Ah ! que papa est laid !... ah !... que papa est laid !

PICARDET.

Toto !...

TOTO.

Mon premier papa était plus joli que celui-là ! (*Il va à la table.*)

ASPASIE, *avec admiration.*

Quelle imagination ! ça nuira a sa croissance.

PICARDET, *vexé à part.*

Je te ficherai en pension pour te faire grandir ! (*Haut.*) Veux-tu bien ne pas toucher à l'encre !

TOTO.

C'est pour faire un bonhomme comme toi, avec un bouset.

PICARDET.

Je te défends de toucher à l'encre et au papier, polisson !... (*Toto a déchiré une feuille de papier.*)

TOTO, *pleurnichant.*

C'est pour faire un bateau.

PICARDET.

Je te défends de toucher à quoi que ce soit. (*Il veut le prendre et le frapper.*)

ASPASIE, *repoussant Picardet.*

Ah! monsieur... vous êtes déplorable!... vous comprimez l'esprit artistique de cet enfant! (*A Toto.*) Va dans le cabinet à papa... va regarder les images, mon trésor.

TOTO, *prend plusieurs feuilles et sort en chantant :*

Ah! que papa est laid!... ah! que papa est laid!

PICARDET, *courant à lui.*

Veux-tu bien! (*Il veut lui lancer un coup de pied et manque de tomber. — Au public.*) Hein! qu'est-ce que vous dites de ça! (*Haut.*) Crétin d'enfant, va!

ROSALIE, *entrant.*

Le chocolat est *cuite*, faut-il servir?

ASPASIE.

Dans cinq minutes... le temps de passer ma robe. (*A Picardet.*) Et je vous préviens que je n'attends pas! (*Elle sort.*)

PICARDET, *seul.*

Et dire que je tremble devant cette femme! (*On sonne avec transport.*) Je suis sauvé!... c'est lui!... c'est mon carabi... (*Voyant Laroche introduit par Rosalie.*) Ciel!... un bourgeois... un simple bourgeois.

ROSALIE.

Entrez, monsieur! (*Elle ressort.*)

SCÈNE VII.

PICARDET, LAROCHE.

LAROCHE, *s'approchant.*

M. Picardet?

PICARDET, *se promenant avec agitation.*

Je n'y suis pas, monsieur.

ROSALIE, *à part.*

J'aime mieux le carabinier.

LAROCHE.

Comment?...

PICARDET.

C'est-à-dire... enfin... que désirez-vous?

LAROCHE.

Laroche... ancien greffier... l'oncle de madame veuve Duperrier...

PICARDET.

Ah! pardon, monsieur, pardon... mais vous me surprenez presque au saut du lit... et je me suis levé fort préoccupé d'une affaire... (*A part.*) Et l'autre qui n'arrive pas!

LAROCHE.

Je suis fâché!...

PICARDET, *à lui-même.*

Je bous... je grille...

LAROCHE.

Monsieur, vous avez été chargé par ma nièce de vendre les usines et fabriques...

PICARDET.

Pourriez-vous me dire monsieur, si la caserne des carabiniers est loin d'ici?

LAROCHE.

Je l'ignore!... (*Continuant.*) Des fabriques que lui avait laissées son mari.

PICARDET, *à part.*

S'il arrive trop tard... Aspasie sera là...

LAROCHE, *continuant.*

Et de l'achat d'une propriété considérable en Normandie...

PICARDET.

Plaît-il?

LAROCHE.

Vous ne m'avez donc pas entendu?

PICARDET.

Si fait... mais... je viens de m'éveiller... et je n'ai pas encore les idées bien nettes!...

LAROCHE, *à part.*

Je m'en aperçois.

PICARDET, *à part, très-agité.*

Il ne vient pas... il ne vient pas, le gueux.

LAROCHE, *se fâchant.*

Ah çà monsieur... décidément... il faut partir d'un principe! Est-ce à M. Picardet, homme d'affaires, chargé par ma nièce!...

PICARDET.

Oui, monsieur!

LAROCHE.

Voulez-vous, oui ou non, me communiquer les plans et titres de propriété?...

PICARDET.

Certainement... avec plaisir... tout est là... dans mon cabinet... dossier 23 (*A lui-même.*) S'il l'avait perdu! (*A Laroche.*) Non, 22. (*A lui-même.*) Pourvu qu'il le retrouve... (*A Laroche.*) Non, je disais bien, 23. Vous verrez le plan du château... Je suis sûr qu'il l'aura défrisé...

LAROCHE.

Comment, défrisé?

PICARDET.

Si vous voulez me suivre... (*Il remonte à la porte du fond et regarde si l'on vient.*) Non, pas encore!

LAROCHE, *qui l'a suivi.*

Pourquoi, pas encore? Pourquoi ce retard?

PICARDET.

Quoi? quel retard? ah! pardon. (*A part.*) Je perds la boussole... c'est fini! (*A Laroche.*) Monsieur, entrez là... là... dans mon cabinet... je vous suis. (*Il va regarder à la fenêtre.*)

LAROCHE, *à lui-même.*

Si je confie jamais quelque affaire à cet homme là, ce ne sera pas à huit heures du matin. Il ne s'éveille pas dans son assiette. (*Il va pour entrer dans le cabinet de droite, mais il s'arrête au bruit d'un objet qui se brise et de Toto qui pousse des cris.*)

PICARDET, *traversant la scène.*

Allons, bien... ce garnement de Toto aura cassé quelque chose. (*Il ouvre la porte et recule.*) Ah! sac à papier! voilà du propre! (*Courant aux portes et criant.*) Rosalie!... Ma femme!

TOTO, *criant.*

Maman!... Ma bonne.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ASPASIE, ROSALIE.

(*Rosalie accourt et entre dans le cabinet; Aspasie entre d'un air effaré.*)

ASPASIE.

Qu'y a-t-il, mon Dieu! est-ce qu'on assassine mon fils? (*Elle va pour entrer dans le cabinet, mais à son tour elle recule en voyant Rosalie qui amène Toto couvert d'encre des pieds à la tête.*)

ROSALIE.

Tenez! il est joli, votre fils!

ASPASIE ET PICARDET, *criant.*

Ah!

LAROCHE.

Quel tintamarre, grand Dieu!

PICARDET.

Voyez, madame, votre marsouin d'enfant! (*A Toto.*) Petit misérable! je vous avais défendu de toucher à l'écritoire!

TOTO, *criant et pleurant.*

Je voulais faire un bonhomme!

PICARDET.

Voilà où mène la désobéissance aux lois, vaurien.

ASPASIE, *furieuse.*

Monsieur, n'insultez pas mon fils!

PICARDET, *avec rage.*

Je vous dis qu'il mourra à Brest!

ASPASIE, *criant.*

Vous êtes une oie!

LAROCHE, *s'asseyant de colère.*

Bon! ils vont se disputer maintenant!

ASPASIE.

Ça vous apprendra à laisser traîner vos écritoires!

PICARDET.

Où voulez-vous que je les mette?... dans le garde-manger? (*Toto prend un coin du paletot de Laroche pour s'essuyer les mains.*)

LAROCHE, *le repoussant.*

Veux-tu te sauver... petit drôle!

ASPASIE, *repoussant Laroche.*

Voulez-vous bien ne pas toucher à cet enfant, vous!

LAROCHE.

Eh!... madame, mon paletot n'est pas un essuie-mains!

PICARDET, *voulant la calmer.*

Chère amie... monsieur arrive de province tout exprès... pour une affaire...

ASPASIE.

Pourquoi ne vient-il pas à cinq heures... à trois heures du matin? On laisse aux gens le temps de se lever... mais ces provinciaux... quelles huîtres!...

LAROCHE.

Madame!... je trouve ce mot...

PICARDET.

Aspasie!

ASPASIE, *à Toto.*

Va te débarbouiller, mon chéri.

ENSEMBLE.

Air : *Sans faillir.* (Drian, drian.)

ASPASIE.

Ah! sortez
D'ici sur l'heure,
Oui, sortez!
Vous reviendrez
Quand vous pourrez!
Décampez
De ma demeure!
Vous me lassez,
Vous m'agacez,
Déguerpissez!

PICARDET.

Non, restez,
Et tout-à-l'heure
Vous lirez,
Vérifierez
Et jugerez!
Attendez
Dans ma demeure;
(*A sa femme.*) C'est assez,
Allons, cessez,
Obéissez!

LAROCHE.

Permettez!
Je pars sur l'heure.
Vraiment,
Vous m'insultez!
Vous disputez!
Attendez!
De leur demeure
J'ai bien assez!
Vous m'en chassez,
Alors, cessez!

(*Rosalie a emmené Toto, Picardet s'efforce de calmer Laroche.*)

LAROCHE.

Sapristi!... si c'est comme ça qu'on se réveille dans son ménage à Paris!...

PICARDET, *à sa femme.*

Oui... monsieur est l'oncle de madame Duperrier.

ASPASIE, *se calmant tout-à-coup.*

Ah! c'est différent! (*A part.*) C'est un homme très-cossu.

PICARDET.

Monsieur, vous excuserez ma femme, je l'espère...

LAROCHE.

M'appeler... huître!... je ne digérerai jamais ça!

PICARDET.

Mettez-vous à sa place... une malheureuse mère qui voit son enfant sortir d'un encrier!...

ASPASIE.

Vous comprenez mon émotion...

PICARDET.

Monsieur est un homme d'esprit, Aspasie, monsieur comprend...

LAROCHE.

Enfin, monsieur, ces papiers, ces actes...

PICARDET.

Aspasie, conduis monsieur... dossier 23, sur mon bureau... (*Bas.*) Moi, je vais me préparer bien vite.

ASPASIE.

A la bonne heure! Monsieur, si vous voulez prendre la peine de me suivre.

LAROCHE.

Enfin! ce n'est pas malheureux!

(*Il entre dans le cabinet avec Aspasie. Au même instant Alexandre ouvre la porte du fond.*)

SCÈNE IX.

PICARDET, ALEXANDRE, puis ASPASIE, puis LAROCHE.

ALEXANDRE, *montrant un paquet enveloppé dans du papier.*

Voilà l'objet!

PICARDET, *courant à Alexandre.*

Ah! Dieu soit loué!... mon ami!... mon sauveur! je respire... J'ai cru que vous ne reviendriez pas.

ASPASIE, *en dehors.*

Maintenant, monsieur, je vous laisse!

PICARDET.

Ma femme! vite, mon ami, aidez-moi à mettre mon toupet.

(*Il ôte son bonnet pendant qu'Alexandre, qui a défait le paquet, lui pose sur la tête un toupet blond et gris magnifiquement frisé et que Picardet se hâte d'assujétir.*)

ALEXANDRE.

Ça y est!

ASPASIE, *entrant.*

Lisez... monsieur, lisez, ne vous gênez pas. (*Picardet s'approche en souriant.*) Eh bien! êtes-vous enfin... (*Poussant un cri.*) Ah!

PICARDET.

Quoi donc!

ALEXANDRE.

Quoi donc!

ASPASIE.

Qu'avez-vous donc sur la tête?

PICARDET.

Moi!... (*Il court se regarder dans la glace, il recule effrayé.*) Ah! qu'est-ce que c'est que ça?...

ALEXANDRE.

Je me serai trompé de couleur! Pardon, je vais le changer! (*Il lui arrache le toupet de dessus la tête; Picardet se couvre le crâne de ses deux mains.*)

ASPASIE, *avec un cri.*

Il portait perruque!... horreur!... Comme il m'a trompée, cet homme!

PICARDET, *suppliant.*

Aspasie!

ASPASIE.

Ne m'approchez pas, imposteur... faux toupet que vous êtes! Je demande la séparation de corps.

PICARDET, *exaspéré et désignant Alexandre.*

Et c'est ce brigand-là qui est cause... et tu crois que je donnerai du temps à ton mange-tout de Frédéric Dalville?...

LAROCHE, *qui est entré sur les derniers mots.*

Hein... Dalvil!...

PICARDET.

Je le tiendrai coffré... à Clichy!

ALEXANDRE.

Vous!

PICARDET.

Moi! jusqu'à ce qu'il m'ait payé les mille écus qu'il me doit.

LAROCHE.

J'en apprends de belles!...

PICARDET.

J'ai sa lettre de change... et mes recors ont dû ce matin le mettre sous clé!

ALEXANDRE.

Erreur profonde! vu que moi, je les ai mis sous celle-ci... de clé! (*Il montre une clé.*)

PICARDET.

Échappé !... Damnation !... Carabinier !... vous me paierez ça !

ALEXANDRE.

Comptant ! sortons !

PICARDET, *en s'éloignant d'Alexandre et furieux.*

Oui... sortez !

ASPASIE, *à Laroche.*

Arrêtez-les, monsieur... ils vont se massacrer.

LAROCHE.

Au diable !... (*A lui-même.*) Et ma nièce qui allait épouser ce Frédéric !...

ENSEMBLE.

Air : *Chez mon ami Topinambour.* (Tigre de Bengale.)

ALEXANDRE.

Ah ! c'en est trop à tous les yeux,
Créancier peu généreux,
Je vais te séparer en deux.
Crains ma colère !
Délivre mon jeune parent
Vite, ou bien, j'en fais le serment,
Ton serviteur, dans un [illegible],
Te couche à terre !

PICARDET.

Ah ! c'en est trop ; sur lui je veux
Me venger de ce trait affreux ;
Vient nous écharper tous deux ;
Dans ma colère,
Je vais à ce grand insolent
Apprendre à vivre... en le tuant ;
Marchons, je veux de ce brigand
Purger la terre !

LAROCHE.

Qu'ils aillent au diable tous deux !
Quel bruit et quel vacarme affreux !
Vite ! éloignons-nous de ces lieux ;
Quelle colère !
A ma nièce allons promptement
Annoncer cet événement,
Et la sauver de l'intrigant
Qui sut lui plaire !

ASPASIE.

De grâce, calmez-vous tous deux !
(*A Alexandre.*) Pour lui, montrez-vous généreux !
C'est un trompeur, un homme affreux ;
Mais il est père !
Livrez-le à mon ressentiment !
Je réponds de son châtiment !
Il n'échappera pas vainement
A ma colère !

ASPASIE.

De grâce, monsieur, calmez-vous !
A deux genoux,
Pour un époux
[illegible]

ALEXANDRE.

Il suffit, mais demain.

PICARDET.

Oui, demain matin
à Pantin !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(*Picardet feint de vouloir échapper à sa femme pour s'élancer sur Alexandre.*)

PICARDET, *criant pendant la baisser du rideau.*

Laisse-moi... je veux le dévorer !

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

Chez madame Dupurrier. — Un riche salon. — Porte au fond, ouvrant sur une chambre et laissant voir le lit placé au fond de cette chambre. — A gauche, premier plan, la porte d'un boudoir. — Plus loin, une cheminée avec pendule. — A droite, au fond, porte latérale d'entrée. — Deuxième plan : une psyché.

SCÈNE I.

JULIETTE, VICTOR.

(*Au lever du rideau, Victor est assis au guéridon placé devant la porte du boudoir et sur lequel un déjeûner est servi. Juliette écoute à la porte du fond.*)

VICTOR.

Eh bien ?

JULIETTE, *revenant près de lui.*

Rien ! silence complet.

ENSEMBLE.

Air : *de la Dame Blanche.*

Madame dort encore, (*bis*).
Tâchons bien qu'elle ignore
Cet aimable repas !
Madame dort encore,
Ne la réveillons pas !

VICTOR.

A votre santé, ma jolie future !

JULIETTE.

Qu'est-ce que dirait ma maîtresse, si elle se doutait que, pendant qu'elle dort, nous écornons son déjeûner...

VICTOR.

Et dégustons ses vins les plus délicats ! Je vous demanderai cette moitié de carcasse.

JULIETTE.

Mais, il ne restera rien pour madame ?... Ah ! bah ! je dirai que le chat a mangé le perdreau.

VICTOR, *s'étalant dans son fauteuil.*

Parlez-moi d'une maison où les maîtres ne s'éveillent que passé midi.

JULIETTE.

C'est ça qui fait l'affaire des bonnes ! On se donne du bon temps, on prend son petit café dans le salon... dans un bon fauteuil.

VICTOR.

Et près de l'objet de ses amours !

JULIETTE.

C'est charmant !

VICTOR.

Dieu !... que je fumerais bien une pipe !

JULIETTE.

Ah ! par exemple !

VICTOR, *l'embrassant.*

Eh bien, alors, un baiser ! ça ne fait pas [illegible], ça

SCÈNE II.

LES MÊMES, LAROCHE.

LAROCHE, *encore dans la coulisse.*

Ah ça, mais il n'y a donc personne ?

JULIETTE.

Dieu ! quelqu'un. (*Victor se lève vivement et recule le guéridon.*)

LAROCHE, *entrant.*

Pardon d'entrer...

JULIETTE, *allant à lui.*

Qui êtes-vous, monsieur ? que demandez-vous ?... On n'entre pas ainsi dans les maisons...

LAROCHE.

Quand les portes sont fermées... mais quand elles sont ouvertes...

JULIETTE, *bas à Victor.*

Je l'avais oublié.

VICTOR, *à part.*

Quelle imprudence !

LAROCHE.

Du reste, je ne suis pas un intrus... Je viens [illegible] voir votre maîtresse, madame Dupurrier.

JULIETTE, *vivement.*

Madame n'est pas visible !...

LAROCHE.

Ah ! pour moi elle doit l'être.

JULIETTE.

Madame dort encore.

LAROCHE.

Comment, à une heure après midi.

JULIETTE.

Oh ! c'est très-bon matin pour madame.

LAROCHE.

Ah ça, mais, on se réveille à toute heure du jour dans ce Paris ?

JULIETTE.

Quand on a passé la nuit au bal !

LAROCHE.

Ah ! c'est différent... On doit être très-fatigué... Allons vous direz à votre maîtresse que son oncle est venu pour la voir.

JULIETTE.

Son oncle !... Monsieur serait...

LAROCHE.

Laroche, de Valenciennes, arrivé ce matin. Mais je ne veux pas réveiller cette chère amie... Je pars d'un principe... c'est de... (*Il s'arrête en voyant Victor qui ingurgite à la dérobée un verre de vin.*) A votre santé, monsieur ! (*Victor, surpris, avale de travers et s'étrangle.*) Il paraît que vous étiez en train de déjeuner ?

JULIETTE, *très-embarrassée.*

Non, monsieur, au contraire, c'est le déjeûner de madame qui attendait.

VICTOR.

Qui attendait...

LAROCHE, *s'approchant et regardant la table.*

Qui attendait... et en attendant...

JULIETTE.

J'avais engagé mon cousin à se rafraîchir.

LAROCHE, *observant Victor.*

Ah ! c'est votre cousin ?

JULIETTE.

Oui, monsieur, mon cousin... et mon futur.

VICTOR.

Victor Chabrouillard... tapissier, à votre service, monsieur.

LAROCHE.

Très-bien... très-bien ! (*A part.*) Il paraît qu'on ne se refuse rien, ici !

VICTOR, *bas à Juliette.*

Renvoyez-le !

JULIETTE.

A quelle heure faudra-t-il dire à madame que monsieur reviendra ?

LAROCHE.

Je les gêne ! (*Haut.*) Je vais jusqu'à mon hôtel changer d'habit... et je reviens embrasser cette chère enfant.

JULIETTE.

Il suffit, monsieur.

LAROCHE, *à part.*

Ah ! vous ajouterez que j'ai déjà vu monsieur Picardet ; que j'ai les titres, et que rendez-vous est pris pour aller chez le notaire à trois heures, avec les fonds.

JULIETTE.

Oui, monsieur.

VICTOR, *à part.*

Avec les fonds !

LAROCHE, *à part.*

Décidément... il me semble que je ne dormirais pas si tranquille que ma nièce... si je savais que ma bonne... pendant mon sommeil... d'autant plus que ce gaillard-là ne me revient guère !

ENSEMBLE.

Air

Au revoir, je vous laisse,
Sans bruit je vais partir,
Mais bientôt vers ma nièce
Je m'en vais revenir.

VICTOR ET JULIETTE.

Quel bonheur, il nous laisse
Il nous fait ce plaisir,
Puisse donc sa / ma maîtresse
Longtemps encor dormir !

(*Laroche sort, Juliette l'accompagne.*)

SCÈNE III.

VICTOR *seul, puis* JULIETTE.

VICTOR.

A trois heures... chez le notaire... avec les fonds !... Quelle bonne idée j'ai eue de faire la cour à cette petite Juliette... et de me faire passer pour son cousin... Grâce à elle, j'ai su... sans qu'elle s'en doutât... tout ce que je voulais savoir... Et c'est là... dans ce petit boudoir... (*Il entr'ouvre la porte du boudoir.*) et dans ce petit secrétaire !...

JULIETTE, *rentrant.*

Le voilà parti !

VICTOR, *reprenant son chapeau.*

Je vais en faire autant, mon ange.

JULIETTE.

Déjà ?

VICTOR.

Oui, j'ai entendu remuer dans la chambre de votre dame...

JULIETTE.

C'est un prétexte pour me quitter.

VICTOR.

Par exemple !... allez voir ; et, si elle dort... je reste encore avec vous pendant quelques instants.

JULIETTE.

C'est ça !... ne vous montrez pas !

VICTOR.

Parbleu !

(*Il se range contre l'entrée du boudoir. Juliette remonte, ouvre doucement la porte du fond et s'approche du lit de sa maîtresse, dont elle écarte les rideaux avec précaution. Victor, pendant ce temps, entre dans le boudoir.*)

HORTENSE, *couchée.*

C'est vous, Juliette ?

JULIETTE.

Oui, madame.

HORTENSE.

Est-il tard ?

JULIETTE.

Oh ! madame a bien le temps de dormir.

HORTENSE.

Il n'est venu personne ?

JULIETTE.

Personne !... que l'oncle à madame.

HORTENSE.

Mon oncle !... et vous ne m'avez pas réveillée ?

JULIETTE.

Il reviendra dans une heure. (...)

(*Victor sort du boudoir, il est très agité.*)

HORTENSE.

Allez ouvrir... je vais me lever. (*Juliette sort de chez Hortense et referme la porte.*)

JULIETTE, *à Victor, en traversant la scène très-vite et en emportant le plateau.*

Madame est réveillée... et voilà qu'on sonne ! (*Elle sort par la droite.*)

VICTOR, *très-agité.*

Ouf !... j'ai le frisson ! Allons... allons... remettons-nous et dépêchons-nous de filer. (*Il va prendre son sac d'outils.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LOUISE.

JULIETTE.

Entrez, mam'zelle Louise.

LOUISE.

J'apporte la robe de madame.

JULIETTE.

Ce n'est pas malheureux ! (*Louise va poser son paquet sur un fauteuil.*)

LOUISE.

Si madame veut l'essayer tout de suite ?

JULIETTE.

Je vais le lui demander, car elle vient seulement de s'éveiller.

LOUISE.

C'est bien, j'attendrai.

JULIETTE.

Asseyez-vous...

VICTOR.

Sans adieu, mam'selle Juliette.

JULIETTE.

· revoir, monsieur Victor... Qu'avez-vous donc?

VICTOR.

Moi? rien... je retourne à mon ouvrage.

JULIETTE.

Vous penserez aux papiers pour notre mariage.

VICTOR.

Les papiers... je les ai tous.

JULIETTE.

Et vous ne me l'avez pas dit!...

VICTOR.

Il y a si peu de temps... je ne les ai que d'aujourd'hui.

JULIETTE.

Prenez garde de les perdre!

VICTOR.

N'ayez pas peur!... Adieu! (*Il sort. — Juliette entre chez Hortense*).

SCÈNE V.

LOUISE, seule.

Encore couchée!... à une heure!... quand il y en a déjà sept que je travaille! Ah! ces belles dames... Au surplus, je ne dois pas me plaindre... après la bonne visite que j'ai reçue ce matin...

SCÈNE VI.

LOUISE, HORTENSE, JULIETTE.

HORTENSE, *en déshabillé du matin et parlant à Juliette.*

Je vous répète qu'il fallait m'éveiller. Ce bon oncle, moi qui l'attends avec une impatience!...

JULIETTE.

Mon Dieu, madame, je ne savais pas...

HORTENSE.

Bonjour, Louise... C'est ma rob ?

LOUISE.

Si madame veut que je la lui essaie?

HORTENSE.

Volontiers. (*Celle-ci lui aide à ôter son peignoir.*) Je veux me faire belle pour dédommager mon oncle.

LOUISE.

Je comptais venir plus tôt, mais j'ai été si bouleversée dans la matinée...

HORTENSE, *que Louise et Juliette habillent devant sa glace.*

Rien de malheureux, j'espère.

LOUISE.

Mon Dieu il y a du bien et du mal. Oh! moi, je suis la mieux partagée... Une visite que j'ai reçue... un brave monsieur... quelque ami de ma famille... il m'a donné des espérances...

HORTENSE.

Vraiment?

LOUISE.

J'étais ravie!... Mais hélas! ma joie a été bien vite troublée... Un voisin... un jeune homme très-bien, que l'on venait arrêter...

HORTENSE.

Ah! pourquoi donc?

LOUISE.

Pour des dettes, une lettre de change autant que j'ai pu comprendre... mais il est parvenu à se sauver.

HORTENSE, *riant.*

Ah! alors, il n'y a pas grand mal!

LOUISE.

Oui, mais on peut le rattraper, et justement, aujourd'hui, il devait passer sa thèse pour être reçu médecin.

HORTENSE, *étonnée.*

Ah!...

LOUISE.

Pauvre monsieur Frédéric!...

HORTENSE, *à part.*

O ciel!

LOUISE.

Il faisait de si beaux projets!

HORTENSE, *affectant l'indifférence.*

Monsieur Frédéric?

LOUISE.

Oui, madame, Frédéric Dalville, un charmant jeune homme, et savant... comme un livre. C'est lui qui a soigné mon futur... gratis!... qui l'a sauvé... toujours gratis! Il faudra lui donner votre pratique; n'est-ce pas, madame?

HORTENSE.

Et vous dites qu'il est poursuivi pour dettes?

LOUISE.

Oh! mais c'est bien pardonnable, madame; son père lui fait, c'est vrai, une pension suffisante pour étudier et vivre à Paris, mais pas pour y être amoureux... ce qui revient très-cher, dit-on, quand ça ne coûte rien.

HORTENSE.

Oui, en effet!... (*A part.*) Ce cher Frédéric... J'étais bien loin de penser... (*Haut.*) Et ne vous a-t-il jamais dit le nom de cette dame qu'il aime?

LOUISE.

Jamais!... Il est bien trop discret pour ça.

HORTENSE.

Votre robe est fort bien, Louise.

LOUISE.

Ah! tant mieux!... Quand on a de bonnes pratiques comme madame, on tient à les satisfaire.

HORTENSE.

Juliette, sortez ma robe de moire; il y a quelque chose à y faire, nous profiterons de la présence de Louise.

JULIETTE, *sortant.*

Oui, madame.

HORTENSE, *après s'être assurée que Juliette est sortie.*

Louise, puis-je compter sur votre discrétion?

LOUISE.

Vous, madame? Vous qui avez été si bonne pour moi et pour ma pauvre mère! Oh! parlez!... madame, vos secrets ne sortiront pas plus de mon cœur, que le souvenir de vos bontés!

HORTENSE, *lui prenant la main.*

Bonne Louise! savez-vous quelle somme doit votre voisin?

LOUISE.

Non.

HORTENSE.

Eh bien! tachez de le savoir!

LOUISE.

Oh! mon Dieu!... serais-je assez heureuse pour vous avoir inspiré la bonne pensée de lui venir en aide?

HORTENSE.

Oui... peut-être... Je suis moi-même très heureuse aujourd'hui... car vous ne savez pas, Louise, mon oncle est ici... et vous aurez peut-être bientôt, ma chère petite, beaucoup à travailler pour moi... Je vais probablement me remarier.

LOUISE, *avec joie.*

En vérité!

HORTENSE.

Et je veux que d'autres se ressentent de ma joie... il me semble que ça le doublera.

LOUISE.

Je comprends ça! (*A part.*) C'est comme moi; quand je pense aux paroles du vieux monsieur, je voudrais enrichir et marier tous ceux que je rencontre dans la rue.

HORTENSE.

Ainsi donc, informez-vous bien vite, et je vous remettrai la somme nécessaire pour que votre protégé soit désormais à l'abri de toute poursuite.

LOUISE.

Oh! que je suis contente!

HORTENSE.

Vous lui direz que c'est un ami qui a voulu l'obliger et qu'il connaîtra plus tard... Surtout vous ne me nommerez pas?... A personne!

LOUISE.

A personne!

JULIETTE, *rentrant.*

Madame, la robe est sortie... C'est peu de chose, un côté de la garniture décousu.

LOUISE.

C'est l'affaire d'un instant.

ENSEMBLE.

Air du Laquais d'un nègre.

Oh ! je sais fort bien
Que je dois être très-discrète.
C'est chose secrète.
De cet entretien
On ne saura rien.

HORTENSE.

Informez-vous bien,
Et surtout soyez fort discrète,
C'est chose secrète.
Oui, servez-moi bien,
Et vous n'y perdrez rien !

(Juliette est sortie pendant l'ensemble : Louise, à la fin, entre dans la chambre d'Hortense.)

SCÈNE VII.

HORTENSE, puis FRÉDÉRIC.

HORTENSE, *gaîment.*

Allons, pour mettre ma conscience en repos, me voilà forcée de l'aimer d'avantage encore ; s'il est malheureux, c'est moi qui en suis la cause, bien involontaire sans doute, mais enfin je dois réparer le mal que j'ai fait. *(Regardant la pendule.)* Deux heures seulement, et il ne doit venir qu'à trois !... Une heure encore d'attente !... Le temps va me paraître d'un long !

JULIETTE, *annonçant.*

Monsieur Frédéric. *(Il entre.)*

HORTENSE.

Déjà !... Mais il n'est pas trois heures !

FRÉDÉRIC.

Ah ! Madame, pardonnez à mon impatience ; mais comme les grandes afflictions, les grandes joies ont leurs priviléges.

HORTENSE.

Oh ! je vous pardonne ; mais hâtez-vous de m'apprendre...

FRÉDÉRIC.

Je suis reçu, madame, je suis docteur !

HORTENSE, *avec joie.*

Vraiment !

FRÉDÉRIC.

Oui, Madame, oui, j'ai passé ma thèse avec un succès inespéré et qui m'a valu une ovation, un triomphe. J'ai cru qu'on m'allait couronner et conduire au capitole. J'ai été félicité par tous mes juges, et, ce qui est plus extraordinaire, par tous mes amis !

HORTENSE.

C'est avec un grand bonheur que je me joins à eux.

FRÉDÉRIC.

J'ai voulu que la première, oui, même avant mon père, vous fussiez instruite de mon succès ; car, maintenant, j'ai une avoir, une position sérieuse, honorable... et lorsque monsieur votre oncle saura...

HORTENSE.

Il est arrivé !... Je l'attends d'un moment à l'autre, et je vous présenterai à lui... *(Souriant et lui tendant la main.)* Monsieur le docteur !

FRÉDÉRIC.

Que vous êtes bonne !

HORTENSE.

Air : Valse de Giselle.

Mais partez vite, allez à votre père,
Allez apprendre un succès si flatteur !
De vos travaux, une preuve si chère
Sera pour lui, sans doute, un grand bonheur !
Puis revenez, ayez bonne espérance...
Oui, ce bonheur qu'à vos soins il devra,
Vous en aurez, je crois, la récompense,
Peut-être ici quelqu'un vous la tendra !

(Elle lui tend la main. — Laroche entre, il a quitté ses habits de voyage.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LAROCHE.

HORTENSE, *courant à lui.*

Ah ! mon oncle !

LAROCHE, *l'embrassant.*

Ma chère Hortense ! Vous voilà donc levée enfin, belle dormeuse !

HORTENSE.

Oh ! ne me grondez pas trop, cher oncle.

LAROCHE, *voyant Frédéric.*

Mais tu n'es pas seule.

HORTENSE, *à Frédéric.*

M. Laroche, mon oncle. *(A Laroche.)* M. Frédéric Delville.

LAROCHE.

Monsieur... *(Frédéric le salue.)*

HORTENSE.

Monsieur est médecin... depuis une heure à peine... et il venait me l'annoncer... *(Bas à Laroche.)* C'est lui !...

LAROCHE.

Ah ! très-bien !... *(A Frédéric.)* Monsieur, certainement... je suis charmé d'apprendre... *(A part et comme frappé.)* C'est singulier...

FRÉDÉRIC, *bas à Hortense.*

Si je lui parlais ?...

HORTENSE, *de même.*

Non, non, attendez ; il est plus convenable que j'en cause d'abord avec lui...

LAROCHE, *à part.*

Mais... oui... ce matin même... chez la petite Louise... c'est bien lui.

FRÉDÉRIC, *à Laroche.*

Monsieur... je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous...

LAROCHE.

Eh ! eh ! qui sait, monsieur !

FRÉDÉRIC.

Peut-être, il est vrai, par le bien que madame aura daigné vous dire de moi...

LAROCHE.

Oui... oui... sans doute...

FRÉDÉRIC.

Quoiqu'il en soit, monsieur, j'aurai besoin de solliciter votre assentiment pour un projet...dont la réalisation ferait le bonheur de ma vie... et d'avance, monsieur je me recommande à toute votre bienveillance.

LAROCHE.

Comment donc !... Elle vous est acquise. *(A part.)* Tartuffe ! Lovelace !...

FRÉDÉRIC, *à Hortense.*

Je la crois très-bien disposé pour moi.

HORTENSE.

Mais votre père !... vous l'oubliez !...

ENSEMBLE.

Air précédent.

Partez donc vite, etc., etc.

LAROCHE, *à part.*

Oui, c'est bien lui ! mais en vain il espère
Nous abuser par cet air de candeur !
Ma pauvre Hortense, hélas ! qu'allais-tu faire !
J'arrive à temps, je crois, pour ton bonheur !

FRÉDÉRIC.

Je pars bien vite et je vais à mon père,
Je vais apprendre un succès si flatteur ;
Puis je reviens, de celle qui m'est chère,
Pour récompense attendre le bonheur !

(Frédéric sort.)

SCÈNE IX.

LAROCHE, HORTENSE.

HORTENSE.

Ah ! mon oncle !... si vous saviez comme je suis heureuse de vous voir... en ce moment dans une circonstance si grave pour moi !

LAROCHE.

Pauvre enfant !

HORTENSE.

Grand Dieu ! mon oncle, quel air vous prenez ?

LAROCHE.

Ah ! c'est que je me suis levé plus matin que toi, vois-tu, et j'ai appris des choses...

HORTENSE.

Vous m'effrayez !...

LAROCHE.

Des choses dont tu ne doutes guère, toi qui te lèves si tard !...

HORTENSE.

Comment ?

LAROCHE.

Je ne te parlerai pas d'un certain Victor qui déjeûne ici avec ta femme de chambre pendant que tu dors.

HORTENSE.

Quoi ! Juliette se permettrait !

LAROCHE.

Mais il ne s'agit pas d'eux pour l'instant. Hortense, réponds-moi franchement... Aimes-tu beaucoup M. Frédéric ?

HORTENSE, *souriant.*

Ah ! par exemple, voilà une question... mais oui, sans doute, puisque je pense à l'épouser.

LAROCHE.

Précisément ; c'est qu'avant de se marier, il faut bien savoir ce que l'on épouse...

HORTENSE.

Ah ! mon oncle, quand vous connaîtrez la famille de M. Frédéric...

LAROCHE.

C'est possible !... mais sa conduite privée, ses habitudes...

HORTENSE, *riant.*

Ah ! ah ! ah !... je vois ce que c'est !...

LAROCHE.

Comment, tu ris !...

HORTENSE.

Mais oui... parce que cela ne vaut pas la peine qu'on s'en fâche ! Vous avez donc appris l'histoire de la lettre de change ?

LAROCHE.

Oui, d'abord... ce qui est assez grave... Mais enfin, s'il n'y avait que cela !...

HORTENSE, *le regardant.*

Mon Dieu, qu'avez-vous donc à me dire !... M. Frédéric...

LAROCHE.

Te trompe... Il ne t'aime pas !

HORTENSE.

Mon oncle !...

LAROCHE.

Il n'en veut qu'à ta fortune ! oui, à ta fortune qu'il dissiperait un jour avec sa maîtresse !

HORTENSE.

Oh ! cela n'est pas... c'est une calomnie...

(*Louise revient de la chambre à coucher, et traversant rapidement la scène au fond.*)

LOUISE, *à Hortense.*

J'ai fini, madame !

LAROCHE, *à lui-même.*

Cette voix !

LOUISE.

Et je cours faire votre commission.

HORTENSE.

C'est bien.

LOUISE, *sortant.*

Adieu, madame !

LAROCHE, *il court à la porte.*

Ah !

HORTENSE.

Qu'avez-vous donc, mon oncle ?

LAROCHE.

Cette jeune fille...

HORTENSE.

C'est mon ouvrière...

LAROCHE.

Louise Menard !

HORTENSE.

Vous la connaissez ?...

LAROCHE.

Depuis ce matin... un message... dont on m'avait chargé... une somme à remettre... mais que j'ai gardée, ne me souciant pas de la voir dissipée par son amant... par M. Fréderic Darville.

HORTENSE, *avec douleur.*

Frédéric ?... lui !

LAROCHE.

Oui, lui, qui était caché dans son alcôve... (*Mouvement d'Hortense.*) d'où je l'ai vu sortir...

HORTENSE, *atterrée.*

Louise... qui tout-à-l'heure encore... Ce voisin auquel elle s'intéressait... J'étais leur dupe... à tous deux... Oh !... c'est indigne !... (*Pleurant.*) c'est infâme !...

LAROCHE.

Hortense... du courage !

HORTENSE, *essuyant ses yeux.*

Oh ! oui... on ne peut regretter ce qu'on méprise. Je vais lui écrire... lui défendre ma porte... (*Changeant d'idée.*) Mais... non... je ferai mieux... rester à Paris, ce serait m'exposer à le rencontrer !... Partons, mon oncle... Cette propriété que vous aviez en vue pour moi... loin de Paris... je l'achète... vous m'y suivrez... nous y vivrons tranquilles, heureux... loin de ce monde que je hais... loin de tous ceux qui m'ont trompée !... (*Elle pleure encore.*)

LAROCHE, *avec bonté.*

Allons, puisque tu es décidée... M. Picardet doit nous attendre chez le notaire. Prends tes fonds...

HORTENSE, *sonnant.*

Oui, mon oncle, hâtons-nous. (*Appelant*). Juliette ! Juliette ! (*Juliette entre.*) Un châle... un chapeau !...

JULIETTE.

Oui, madame.

HORTENSE.

Où est la clé de mon secrétaire ?

JULIETTE.

Mais madame l'a toujours sur elle.

HORTENSE.

Je perds la tête ! — Je suis à vous, mon oncle ! (*Elle entre dans le boudoir*).

(*Musique jusqu'à la fin.*)

JULIETTE.

Mon Dieu !... comme madame est agitée ! qu'a-t-elle donc ?

HORTENSE, *en dehors et poussant un cri.*

Ah !... mon oncle !... (*Elle rentre pâle, en désordre.*)

HORTENSE.

Qu'as-tu ?

HORTENSE.

Cet argent... ce portefeuille... toute ma fortune...

LAROCHE.

Eh bien !...

HORTENSE, *avec douleur.*

Volée !... (*Elle s'appuie sur le dossier du fauteuil.*)

JULIETTE ET LAROCHE.

Volée !

LAROCHE.

C'est ce Victor ! (*Il regarde Juliette qui, atterrée sous son regard, s'incline d'un air suppliant*).

TABLEAU.

Le rideau baisse.

ACTE V.

Le théâtre représente un carrefour voisin de la gare du chemin de fer du Nord. — A gauche, premier plan, l'extrémité de l'aile d'un bâtiment dépendant de la gare, et servant de magasin pour les marchandises. — Grande et large ouverture au premier, en face du public, et laissant voir l'intérieur du magasin rempli de ballots. — Au-dessous de cette fenêtre, un banc de pierre. — Sur le côte de la scène, une autre fenêtre au haut de laquelle est une poulie pour hisser les colis dans le magasin. — Aux plans suivants, une grande voie conduisant dans la gare. — A droite une rue, puis un café avec une table et deux tabourets en dehors ; ensuite une autre rue et un marchand de vin. — Au fond les murs de la gare, au-dessus desquels on aperçoit des cheminées de locomotives.

SCÈNE Ire.

ADRIEN *endormi sur les ballots*, PICARDET, puis ASPASIE et TOTO.

PICARDET *entre en courant tout effaré et dans le plus grand désordre.*

Ah ! Dieu ! grand Dieu ! Ah ! saprelotte ! Ah ! sapristi !

ASPASIE, *tout essoufflée.*

Eh bien ! ah bien ! devenez-vous fou, M. Picardet?

PICARDET.

Chut !

(*Il regarde à droite avec effroi*).

ASPASIE.

Nous planter là, Toto et moi, et vous sauver par une rue détournée comme si le diable était à vos trousses.

PICARDET.

C'est qu'il y est en effet.

ASPASIE.

Le diable?

TOTO.

Avec des grandes cornes, papa? (*Sautant.*) Ah ! je voudrais le voir.

PICARDET.

Taisez-vous. (*A Aspasie.*) Oui... tu n'as donc pas aperçu ce casque qui brillait au bout de la rue !

ASPASIE.

Quel casque ?

PICARDET.

Celui de mon coupe-toujours de carabinier.

ASPASIE.

Allons donc, ne vous imaginez-vous pas qu'il va vous suivre jusqu'à Boulogne-sur-Mer !

PICARDET.

Je ne serai tranquille qu'en mettant l'Océan-Pacifique entre nous.

ASPASIE.

Vous aurez vu quelque pompier.

PICARDET.

Tu crois... c'est possible... (*Il remonte.*)

TOTO.

Maman... il y a un pâtissier là-bas... maman !

ASPASIE.

Tout-à-l'heure, mon mignon... nous sortons de table.

PICARDET, *qui a regardé à droite.*

Décidément... j'aurai mal vu !... Je respire et je puis me dilater de nouveau en pensant au plaisir d'explorer le littoral de l'Océan.

TOTO.

Avec moi, papa.

PICARDET.

De courir sur les falaises, sur les rochers... et de nous livrer à une nage effrénée.

TOTO.

Avec moi.

PICARDET.

Puis, visiter les navires... admirer la plaine liquide, et Phœbus se plongeant dans le sein d'Amphytrite.

TOTO.

Avec moi, papa, avec moi !

PICARDET.

Air : *de l'Écu.*

En mer nous ferons un voyage...

TOTO.

Avec moi !

PICARDET.

Dans un beau bateau...

TOTO.

Avec moi !

PICARDET.

Mais je vous engage
Madame, à surveiller Toto.
Et puis nous aurons le chapitre
De la pêche

ASPASIE.

Ce sera charmant,
Oui, moi je veux pêcher une huître.

PICARDET.

Prenez-bien garde à votre enfant ;
Tous prendrez garde à votre enfant !

TOTO.

Maman, il y a là un pâtissier...

PICARDET.

Ciel !... Aspasie... voyez là-bas... quand je vous disais que c'était lui...

ASPASIE.

C'est vrai ! mais il n'est pas seul.

TOTO.

Papa, achète-moi une tarte aux prunes.

PICARDET.

Eh ! il s'agit bien de prunes... Nous ne sommes pas venus ici pour des... Allons, madame... allons.

TOTO.

Maman !...

ASPASIE.

Eh bien ! prenez toujours nos billets... pendant que nous irons chez le pâtissier.

PICARDET.

C'est ça... et je me réfugie dans le corps-de-garde en vous attendant... Oui !... je vais moi-même me mettre au violon pour éviter une danse ! (*Regardant à droite.*) Le voici...

ASPASIE, *emmenant Toto.*

Viens, mon bijou.

Air :

Hâtons-nous, partons bien vite,
Evitons notre ennemi ;
Sans tarder, prenons la fuite,
Avant qu'il n'arrive ici.

SCÈNE II.

ALEXANDRE, FRÉDÉRIC.

ALEXANDRE, *à Frédéric, qui marche le premier avec agitation.*

Ecoute-moi donc un peu, cousin, que diable ! Tu me fais trotter comme un vrai pousse-caillou !... Respirons !... ou bien alors laisse-moi aller chercher mon poulet d'Inde !

FRÉDÉRIC, *qui cherche du regard tout autour de lui.*

Si tu ne m'accompagnes que pour rire de ma douleur, quitte-moi !

ALEXANDRE.

Il n'y a pas de bon sens de se tourmenter comme ça pour une femme !

FRÉDÉRIC.

Je veux la rejoindre, te dis-je !

ALEXANDRE.

Très-bien !... Mais, allons-y gaiement, si c'est possible... Je t'aiderai même à la trouver si tu veux me donner son signalement... Voyons... est-elle grande ou petite ? brune ou blonde?

FRÉDÉRIC.

Eh ! qu'importe !... Il s'agit bien !...

ALEXANDRE.

C'est que moi je préfère les petites un peu boulottes... et les blondes... un peu carottes !...

FRÉDÉRIC.

Vouloir partir... sans me dire un mot... sans me faire part du malheur qui l'a frappée.

ALEXANDRE.

Elle aura voulu ménager ta sensibilité, tu es si nerveux !

FRÉDÉRIC.

Mais, que pense-t-elle donc de moi ?... Doute-t-elle de mon amour, ou croit-elle qu'il ait pu cesser à l'instant où la fortune lui a été ravie ?... Cette idée m'accable, et je ne puis la supporter.

ALEXANDRE.

Air de *Madame Favart.*

Oui, pour une âme honnête et fière,
Ce serait un cruel affront,
Ton amitié noble et sincère
Doit s'indigner d'un tel soupçon.

FRÉDÉRIC.

Quand vient le jour de la détresse
Pour ceux qui furent nos amis,
Celui de nous qui les délaisse
Ne mérite que nos mépris !

Et l'idée qu'elle peut me croire capable...

ALEXANDRE.

Tiens, à te dire vrai... je crois qu'il y a autre chose sous jeu...

FRÉDÉRIC.

Quoi donc ?

ALEXANDRE.

Son oncle était, ce matin, chez le Picaroët, ton créancier, il y a appris l'histoire de la lettre de change... des poursuites... et c'est peut-être à cela qu'il faut attribuer cette rupture si brusque...

FRÉDÉRIC.

En effet... Mais je veux m'en assurer, car cette incertitude est trop cruelle !... Je suis sûr qu'elle n'a pas encore quitté Paris, et, d'après les renseignements que le concierge m'a donnés, c'est avec son oncle, et par le Nord, qu'elle doit partir. Je l'attendrai, je la suivrai, s'il le faut... et elle m'entendra, je me justifierai !

ALEXANDRE.

Eh bien ! c'est ça. Cherchons dans la gare, dans les salles d'attente !... Toi, d'un côté, moi de l'autre... et si le vieux est avec elle, je le reconnaîtrai, sois tranquille !... Monsieur... comment dis-tu ?

FRÉDÉRIC.

Laroche !

ALEXANDRE.

Très-bien !... j'arrête tous les hommes d'âge que je rencontre... et, dans le doute... je leur demande leur extrait de naissance, leur passe-port !...

ENSEMBLE.

Air : *Partons, la mer est belle.*

ALEXANDRE.

Partons, bonne espérance
Oui, que notre alliance
Te donne confiance.
Compte ici,
Sur tout mon appui !

FRÉDÉRIC.

Allons, bonne espérance.
Ami, notre alliance
Me donne confiance.
Prête ...i
Ton loyal appui !

ALEXANDRE.

Oui, je veux à la ronde,
Sans trêve ni repos, chevaucher,
Dussé-je au bout du monde
Aller à pied te la chercher.

REPRISE. — ENSEMBLE.

Partons, etc.

(*Ils vont dans la gare.*)

SCÈNE III.

ADRIEN, *dans le magasin*, CHAMOUILLET, puis VICTOR.

ADRIEN.

Ah ! Dieu quel bon somme j'ai fait !... Ah ça, mais, où suis-je donc ?... (*Regardant.*) Eh ! je me reconnais !... dans le magasin des marchandises... Oui... je me rappelle... le chef de gare m'avait demandé l'inventaire des colis... Je me serai endormi sur ma besogne. (*Il frappe sur les ballots.*) Comme ce matin chez mademoiselle Louise, en donnant à manger à son serin. (*Regardant à sa montre.*) Sept heures et demie... (*Riant.*) Excusez... douze heures de sommeil... c'est suffisant pour un homme seul... (*Cherchant.*) Voyons... voyons... où est ma feuille que je la porte.

CHAMOUILLET, *sortant de la gare.*

Nos places sont retenues pour Boulogne, et Victor ne vient pas...

(*Il regarde autour de lui, Victor entre et frappe sur l'épaule de Chamouillet qui se retourne en faisant un bond.*)

Pardon, monsieur, je n'ai pas l'honneur !...

VICTOR.

Imbécile !... c'est moi, Victor !

CHAMOUILLET.

Ah ! du diable si je t'aurais reconnu !...

VICTOR.

C'est ce qu'il faut !... j'aurais pu rencontrer des connaissances incommodes, et j'ai pris mes précautions pour les dépister.

CHAMOUILLET.

Moi aussi, comme tu vois... tenue élégante !

VICTOR.

Oui, tu ressembles presque à un homme comme il faut ! Et il est impossible qu'on ne nous prenne pas pour de simples voyageurs. Donne-moi du feu. (*Il allume son cigare à celui de Chamouillet.*)

ADRIEN, *reparaissant.*

Cet imbécile de Baptiste qui m'a enfermé... Me voilà prisonnier... Mais en appelant. (*Il regarde au dehors et aperçoit les deux individus qui vont s'asseoir sur le banc.*) Tiens !

VICTOR.

As-tu retenu un coupé pour nous seuls ?

CHAMOUILLET.

Yes ! milord.

VICTOR.

Tres-bien !... Et cette nuit embarqués pour London... Great British !

CHAMOUILLET.

T'as l'argent sur toi ?

VICTOR.

Melon !... je vas me promener avec un lot de 200 mille, pour risquer d'être pincé avec ! (*Adrien étonné de ce qu'il vient d'entendre, regarde avec précaution au-dessous de lui, et écoute.*)

CHAMOUILLET.

Où donc que t'as mis le magot ?

VICTOR.

As pas peur, vieux... mon épouse flâne avec, par ici... et au dernier moment...

CHAMOUILLET.

Bravo !... je voudrais déjà être en route !...

VICTOR.

Cette pauvre petite Juliette !... comme elle doit courir après son amoureux !...

CHAMOUILLET.

Et la veuve Duperrier ?...

VICTOR.

Après son argent ! (*Adrien fait un mouvement.*)

CHAMOUILLET, *à voix basse.*

Chut !

VICTOR, *de même.*

Quoi donc ?

CHAMOUILLET, *sans bouger, mais indiquant la fenêtre de la main.*

Il m'avait semblé... là !

(*Adrien disparaît vivement. Victor monte sur le banc et regarde à travers les barreaux.*)

VICTOR.

Eh ! non... c'est l'entrepôt des marchandises. (*Il redescend.*) C'est égal... jasons des abricots de l'année prochaine !

CHAMOUILLET.

St !...

VICTOR.

Encore !

CHAMOUILLET.

Regarde par là ! (*Il indique le fond.*)

VICTOR.

Mais, oui, c'est elle !... avec l'oncle ! Attention ! (*Il se lève.*) Prenons une schoppe et tâchons de savoir ce qui les amène.

(*Ils vont s'asseoir à la table du café et se font servir pendant que Laroche entre avec Hortense.*)

ADRIEN, *reparaissant et se tenant caché dans l'angle de la fenêtre.*

Ah ! les gueusards ! et cet argent dont ils parlent !... ils ne l'ont pas sur eux... et si j'appelle, ils se sauvent !... Ne les perdons pas de vue !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LAROCHE, HORTENSE.

LAROCHE.

Je t'assure, ma chère Hortense, qu'il vaudrait mieux rester quelque temps encore... ta présence peut être utile pour éclairer la justice !

HORTENSE.

J'ai dit tout ce que je savais, mon oncle, et le séjour de Paris m'est devenu tellement odieux, que j'ai hâte de partir.

VICTOR, *à Chamouillet.*

Bigre ! il paraît que nous allons voyager ensemble !

LAROCHE.

Ma pauvre Hortense !

HORTENSE.

Ce que je regrette le plus, ce n'est pas ma fortune presque entière perdue si brusquement...

Air : *Enfants n'y touchez pas.*

Ce sort brillant, ces biens, cette richesse,
Oui, je pouvais, sans regret, sans faiblesse,
Les perdre tous! mais, hélas! ma tendresse
Trahie ainsi par un monde sans foi!...
Oui, pour moi, c'en est fait, plus de bonheur sur terre,
Loin de tous ces ingrats, oh! si je vous suis chère,
De grâce, emmenez-moi,
Mon oncle, emmenez-moi!

LAROCHE.

Eh bien, soit! mais je reviendrai à Paris, je ne perds pas l'espoir de retrouver les fripons...

VICTOR, *bas à son camarade.*

On parle de nous!... attention!

LAROCHE.

Ce prétendu de mademoiselle Juliette, je le reconnaîtrais partout... sa figure est gravée là!

VICTOR *se levant, à Laroche.*

Pardon, monsieur, seriez-vous assez bon pour me dire l'heure?

LAROCHE, *tirant sa montre tout en regardant Victor.*

Très-volontiers, monsieur!... huit heures moins quelques minutes!

VICTOR.

Bien obligé! (*Il salue Laroche.*)

LAROCHE.

Il n'y a pas de quoi!

CHAMOUILLET, *bas.*

Quel aplomb!

VICTOR.

Tu vois... pas de danger qu'il me reconnaisse pendant le voyage.

(*Laroche aide Hortense à arranger son mantelet de voyage sur ses épaules.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, LOUISE *arrivant par la droite.*

LOUISE, *à elle-même.*

Voici bientôt l'heure du départ d'Adrien, je veux le voir, lui raconter la visite que j'ai reçue, les espérances que l'on m'a données. Au moins, cette nuit, en voyage, il sera plus content, plus heureux! (*Elle se rencontre avec Hortense et Laroche.*) Madame Duperrier!

HORTENSE.

Louise!

(*Adrien fait un mouvement et aperçoit Louise, mais il se tient caché pendant la scène suivante. Il exprime par sa pantomime la part qu'il prend à ce qui se passe. A chaque instant il va parler, mais il s'arrête en regardant les deux voleurs.*)

LAROCHE, *à Louise, brusquement.*

Que voulez-vous, mademoiselle?

LOUISE.

Monsieur! (*Le reconnaissant avec joie.*) Oh! mais, c'est vous... qui, ce matin...

LAROCHE.

Oui, mademoiselle, moi, qui suis allé chez vous... comme je l'avais promis à Giraud.

LOUISE.

A mon oncle!... vous le connaissez?

LAROCHE.

Mais lui aussi va savoir votre conduite... il apprendra combien vous êtes indigne de son intérêt (*Mouvement de Louise et d'Adrien.*) et de celui de tous les honnêtes gens.

LOUISE.

Ah!

ADRIEN, *à part.*

Par exemple! que dit-il donc?

LOUISE.

Monsieur, je ne vous comprends pas!

HORTENSE.

Venez, mon oncle, venez... sa présence me fait un mal affreux!...

LOUISE.

Madame!...

HORTENSE.

Ah! laissez-moi, mademoiselle... laissez-moi... je vous défends de me parler jamais!

LOUISE.

Oh! mon Dieu!

ADRIEN, *à part.*

Qu'ont-ils donc à lui reprocher?

LOUISE, *à Hortense qui voulait s'éloigner.*

Madame... je vous en prie, répondez-moi... dites-moi comment j'ai pu mériter qu'on me parle ainsi?...

LAROCHE.

Vous le demandez!...

LOUISE.

Oui, monsieur!...

LAROCHE.

Ah! c'est aussi trop d'audace! (*La regardant.*) Oseriez-vous nier devant moi que vous trahissez indignement votre futur?

ADRIEN, *avec colère, à part.*

Me trahir, Louise!

LOUISE.

Moi!

LAROCHE.

Oui, vous; comme vous avez trahi ma nièce.

LOUISE.

Moi!

LAROCHE.

Et payé toutes ses bontés par la plus noire ingratitude!

LOUISE.

Moi! (*A Hortense.*) Oh! ça n'est pas vrai, madame!... Tout cela est faux!... On vous a trompée... j'en atteste le ciel!... Si cela était, madame, est-ce que j'oserais toucher cette main généreuse, qui tant de fois nous combla de ses dons ma mère et moi? Est-ce que j'oserais vous parler de ma mère?... Oh!... non... non... Je vous aime... je vous respecte... Oh!... demandez... demandez à tous ceux qui m'ont entendue parler de vous...

LAROCHE.

Assez, mademoiselle. (*A Hortense.*) Viens.

LOUISE, *se plaçant devant lui.*

Non, monsieur... non, vous resterez... il faut que je sache...

LAROCHE.

Encore une fois... laissez-nous, mademoiselle... ne me contraignez pas à vous en dire davantage... à dévoiler ici toute votre honte...

ADRIEN, *à part.*

Ah!

LOUISE, *à Laroche qu'elle retient avec énergie.*

Et moi, monsieur, j'exige que vous parliez... que vous disiez tout... ici même... à l'instant!... Je suis une honnête fille... et vous ne pouvez pas m'accuser d'avoir trahi ma bienfaitrice et de tromper monsieur Adrien, sans me dire ce qui peut vous le faire croire!... Vous n'avez pas le droit de m'humilier... de me perdre! (*Pleurant.*) Mon Dieu! vous, qui me paraissiez si bon!... et que j'aimais tant déjà!...

Air : *Petit enfant.*

Quand ce matin, d'une voix tout émue,
Vous me disiez : Louise, dès aujourd'hui
Va, ne crains rien, une main inconnue
Veille sur toi, compte sur son appui!
Ma chère enfant, espère, à tes yeux brille
Un avenir de paix et de bonheur!
Vous mentiez donc! puisqu'à la pauvre fille
Vous n'apportiez que mépris et douleur!

LAROCHE.

Mais malheureuse jeune fille... ce jeune homme... le prétendu de ma nièce, que vous aimez... que vous recevez en secret.

LOUISE, *avec indignation.*

Ah!...

ADRIEN, *avec colère.*

Elle me trompait!... l'indigne!

LOUISE, *à Hortense.*

Et qui donc a osé dire cela, madame?

LAROCHE.

Moi! mademoiselle, je l'ai surpris chez vous.

Adrien fait un geste de fureur.

LOUISE.

Chez moi!

LAROCHE.

Oui, chez vous... ce matin, quand j'y suis entré avec vous.

ADRIEN, *frappé, à part.*

Ah! je comprends...

LAROCHE.

Et malgré le soin que vous aviez pris de le cacher dans votre alcôve...

ADRIEN, *à part, avec joie.*

C'est ça même... monsieur Frédéric...

LOUISE, *atterrée.*

Ah ! monsieur... pouvez-vous dire une chose semblable. (*Elle veut parler à Hortense qui detourne la tête.*) Mais que faire... comment prouver que cela n'est pas ! (*Elle reste accablée et se cache la figure dans ses mains.*)

ADRIEN.

Pauvre Louise !...

VICTOR, *à son camarade.*

Plus que cinq minutes... suis-moi. (*Ils s'en vont par la droite.*)

ADRIEN.

Ils filent... tonnerre !... (*Frappé.*) Ah ! c'est ça...

HORTENSE.

Ces larmes... cet accent de vérité !...

LAROCHE.

Oui... c'est vrai... et moi-même si je n'avais vu...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, moins VICTOR ET SON CAMARADE.

(*Pendant ces deux répliques, Adrien a paru à la fenêtre qui donne sur le théâtre, et lance au-dehors la corde de la poulie; puis il s'est laissé glisser par cette corde. Il tombe à terre et roule aux pieds de Laroche qui allait vers la gare avec Hortense.*)

LAROCHE, *effrayé.*

Hein !... qu'est-ce que c'est !...

ADRIEN, *se relevant vivement.*

Vous dérangez pas... il n'y a pas de mal... c'est moi !

LAROCHE ET LOUISE.

Adrien !

ADRIEN.

Moi-même. (*A Laroche.*) Et qui arrive à propos pour vous empêcher d'aller faire une mauvaise action.

LAROCHE.

Comment ?

ADRIEN.

Oui, monsieur... avant de soupçonner une jeune fille sage et honnête (*Il prend la main de Louise.*) comme mademoiselle Louise...

LOUISE, *avec élan.*

Ah ! vous le croyez, vous n'est-ce pas ?

ADRIEN

Si je le crois !... ah ! je crois bien que je la crois !... et si vous saviez ce que j'ai souffert au moment... là. (*Il montre la fenêtre ; brusquement à Laroche qu'il fait sursauter.*) Oui, monsieur, avant de l'accuser, on y regarde à deux fois... à cent fois !

LAROCHE.

Hein ?

ADRIEN, *se fâchant.*

Et si vous n'étiez pas un homme d'âge... mille noms !

LOUISE, *le calmant.*

Adrien !

LAROCHE, *se fâchant.*

Qu'est-ce que c'est !... Des menaces !

VICTOR, *reparaissant au fond, à la cantonnade.*

Allons donc !

ADRIEN, *à Laroche qui veut partir vivement.*

Chut !... Les voilà...

LAROCHE.

Qui ?

ADRIEN, *avec mystère.*

Chut donc !... n'ayons pas l'air... ne regardez pas... cachez-moi... (*Il se met devant eux.*) Bougeons pas... je les tiens...

LAROCHE ET LOUISE.

Qui donc ?

ADRIEN, *voyant Victor et son camarade entrer précipitamment dans la gare.*

Ah ! les gueux. (*A Laroche qui le retient.*) Vous le saurez bientôt... avec le reste. (*Il court vers la gare et rencontre Frédéric.*) Ah ! monsieur Frédéric... dites donc à monsieur et à madame ce que vous faisiez ce matin chez mademoiselle Louise.

FRÉDÉRIC.

Comment ?

ADRIEN.

Oui... voilà monsieur qui l'accuse d'être votre maîtresse ! (*Regardant la gare.*) Cré coquin... je ne les vois plus ! (*Il s'élance dans la gare.*)

SCÈNE VII.

LAROCHE, HORTENSE, LOUISE, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, *courant à Louise.*

Il serait possible !... Louise... (*A Laroche.*) Quoi ! monsieur, vous auriez dit...

LAROCHE, *d'un ton ferme.*

Que je vous ai vu sortir furtivement de chez mademoiselle, où vous étiez caché... Ai-je menti, monsieur ?

FRÉDÉRIC.

Non, monsieur.

HORTENSE.

Ah !

LOUISE.

Monsieur Frédéric !

FRÉDÉRIC.

C'est la vérité, mademoiselle. (*A Laroche.*) Mais ce que vous ne savez pas, monsieur, c'est que mademoiselle l'ignorait.

HORTENSE.

Que dit-il ?

FRÉDÉRIC.

C'est que j'avais été introduit chez elle, pendant son absence, et par monsieur Adrien lui-même...

HORTENSE.

Il serait vrai ?

LOUISE.

Par Adrien !

FRÉDÉRIC.

Pour me rendre service... pour me sauver... (*Avec embarras.*) d'un danger... de...

LAROCHE.

De Clichy ?

FRÉDÉRIC, *confus.*

Vous voyez, monsieur, combien vos soupçons étaient injustes !

HORTENSE, *allant à Louise.*

Ah ! ma pauvre...

FRÉDÉRIC.

Et vous, madame !

Air de Lauzun.

Rang, fortune, riche avenir,
Quand vous aviez tout en partage,
De l'étendant sans rougir,
Vous daigniez accepter l'hommage.
Mais ma part de votre malheur,
Vous me la refusez, madame.
(*Avec chaleur.*)
Je la veux, comme une faveur
Qui m'est due et que je réclame,
C'est mon droit, oui, cette faveur,
De vous, ici, je la réclame.

HORTENSE.

Et moi, monsieur, je dois refuser ; je ne veux pas vous faire partager ma ruine... adieu !

FRÉDÉRIC.

Non, non... je ne vous laisserai jamais partir...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ADRIEN *accourant*, puis ALEXANDRE.

ADRIEN.

Partir !... qui ça !... vous monsieur et madame... non pas... s'il vous plaît !

LAROCHE.

Quoi... qu'est-ce qu'il y a encore ?

ADRIEN.

Ah ! les gredins... Ils étaient déjà grimpés dans les wagons... et ils s'y tenaient comme des crampons ! il a fallu les en tirer par les pieds. (*A Frédéric*). Et c'est votre cousin Alexandre qui nous a aidés, M. Frédéric... Maintenant ils sont arrêtés... ouf !

LAROCHE.

Arrêtés, qui ça?...

ADRIEN, *à Hortense.*

Votre Victor... et votre argent ; l'un emportant l'autre.

HORTENSE.

O ciel !

LAROCHE.

Il serait possible !

ADRIEN.

Le Victor est au violon... et l'argent à l'administration... à votre service.

LAROCHE.

Et ça, grâce à vous. (*Lui serrant la main*). Brave garçon !

ADRIEN.

Merci ! (*Voyant Hortense qui tient la main de Louise*). Mais je vois que vous n'en voulez plus à mademoiselle Louise... M. Fréderic vous a expliqué...

LAROCHE.

Oui... mais que diable aussi !... vous savez tout depuis ce matin... et c'est ce soir seulement que vous nous dites ça...

ADRIEN, *vivement.*

Dame !... c'est la première chose... c'est-à-dire, non... la seconde que je fais en me réveillant.

LAROCHE.

En vous réveillant ?

ADRIEN.

Pas de doute puisque j'ai commencé par rattraper l'argent de madame. — Faites-en donc autant, vous, avant déjeûner !...

SCÈNE IX.

Les MÊMES, PICARDET, puis ASPASIE et TOTO.

PICARDET, *accourant de la gare.*

Aspasie, ma femme ! où est-elle ?

ALEXANDRE, *qui le suivait.*

C'est ici, Picardet. (*Il le poursuit et cherche à le saisir aux cheveux*). Ah ! tu veux prendre le chemin de fer ?

PICARDET, *mettant ses deux mains sur sa tête.*

Pas par les cheveux... ou je crie.

FRÉDÉRIC, *intervenant.*

Alexandre ! pas de violence.

LAROCHE.

Oui, laissez-le... je me charge de cette affaire.

ALEXANDRE.

C'est différent.

LAROCHE, *à Louise.*

Comme je me charge de votre dot, au nom de votre oncle Giraud, ma chère petite.

HORTENSE.

Et moi du trousseau !... (*Cloche du chemin de fer*).

PICARDET.

Aspasie !

ASPASIE.

Voilà... allons, Toto... allons, tu mangeras ta tarte en chemin.

TOTO.

Maman... j'ai la colique.

PICARDET.

Nous verrons ça en chemin. Vite... vite. (*Il prend Toto par la main pour l'emmener en courant. Toto tombe sur sa tarte*). Ah ! c'est le bouquet ! (*Aspasie relève Toto qui a les mains tachées de confiture, et qui crie. On entend le bruit de la vapeur*). Et le train qui file sans nous !...

(*En ce moment l'orchestre joue en sourdine l'air du premier acte : « Eh ! bonjour, mon voisin, » et l'on voit entrer en scène un chiffonnier, un boulanger, un invalide. Le jour baisse.*)

FRÉDÉRIC.

Vous le voyez, madame... vous voilà forcée de rester.

HORTENSE, *souriant.*

C'est vrai.

LAROCHE.

A quelque chose malheur est bon... Mais quelle journée !... Que d'agitations... Je n'aurais jamais cru qu'on s'éveillât à Paris de tant de manières et à tant d'heures différentes du jour...

ADRIEN.

Voire même la nuit... (*Chantant le milieu de l'air.*)

Vivre la nuit, c'est la coutume
De bien des gens, en ce séjour ;
Et le soir, le gaz qui s'allume,
Pour eux devient le point du jour !

(*L'orchestre continue de jouer le refrain de l'air à la sourdine pendant ce qui suit.*)

Le chiffonnier, le boulanger, l'invalide qui garde les bâtisses, le joueur qui court les tripots, la bohême qui court les bals et les patrouilles qui courent les... filous !

LAROCHE.

On ne se doute pas de cela à Valenciennes.

ADRIEN.

Il est encor une autre espèce
De gens vers minuit s'éveillant,
Lorsque d'une nouvelle pièce
Arrive enfin le dénouement...

(*Parlé*). Si par hasard... il s'en trouvait quelques-uns ici ce soir... Oh ! messieurs... je vous en prie... faites qu'ils n'ouvrent les yeux qu'au bruit des bravos, et, pour qu'ils vous imitent, vous n'aurez qu'à leur dire :

Eh ! bonjour ma voisine !
Eh ! bonjour mon voisin !
La pièce qu'on termine
Est bien jusqu'à la fin !

TOUS.

C'est bien ! fort bien !
Applaudissez, voisin !

CHOEUR.

Eh ! bonjour, ma voisine,
Eh ! bonjour, mon voisin ;
Etc, etc.

FIN.

Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.